

Halverson

D

63

\$ 5⁰⁰

VOYAGES ET AVENTURES

DE

MADemoiselle FRIQUETTE



ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LES EXPLOITS D'UNE AMBULANCIÈRE

311409
Voyages et Aventures
DE
Mademoiselle Friquette

Par Louis BOUSSENARD



PARIS
MONTGRÉDIEN ET C^{ie}, LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

Tous droits réservés.

VOYAGES ET AVENTURES
DE
MADEMOISELLE FRIQUETTE

PREMIÈRE PARTIE

I

Parisienne et Japonais. — Bataille. — Soins aux blessés. —
Amputation sous le feu. — Médecine et reportage. — La
guerre de Corée. — Du Faubourg en Extrême-Orient. — Au
milieu des bambous. — Seule ! — Un tigre royal...

... Ainsi, soyez prudente.

— Mais, monsieur, je n'ai pas peur !

— Oh ! je ne doute en aucune façon de votre
vaillance, mademoiselle.

« Si je vous recommande la prudence, voyez-vous,
c'est que les dangers sont à la fois très nombreux et
très grands.

— Mais, c'est très amusant, le danger !

« Ça centuple la joie de vivre.

— C'est possible, et je ne discuterai pas cette façon d'envisager l'existence.

« D'autre part, je ne me permettrais aucune réflexion s'il y avait seulement les balles et les obus, bien qu'ils tombent en grêle pour l'instant.

— Et que ça fait en vérité un joli tapage.

— Mais il y a encore, dans ces impénétrables taillis de bambous, des tigres à l'affût, des serpents endormis sous les herbes.

— Il faut qu'ils aient le sommeil joliment dur !...

— Vous riez ! mademoiselle Friquette.

— Mais oui, monsieur Mito.

« D'abord, nous autres Français, nous rions de tout.

— Mais nous aussi, les Japonais.

« Nous sommes les gens les plus gais de tout l'Orient.

— Eh bien ! alors ?

— Je conclus en disant qu'il y a dans la vie des moments où il faut être sérieux.

— Jamais !

— Voyons, enfant terrible que vous êtes, sachez du moins que là, devant nous, à portée de fusil, se trouvent les Chinois.

— Eh bien ?

— Oui, les Chinois, plus lâches que les serpents, plus féroces que les tigres eux-mêmes...

— Peuh ! des magots de paravent !

« Des potiches que vos petits soldats cassent avec un entrain !

« Ma parole ! on se croirait à la foire de la place du Trône, au grand jeu des macarons. »

Le docteur ne put s'empêcher de rire et ajouta :

— Oui, j'ai vu cela quand j'étais étudiant à l'hôpital Saint-Antoine.

— Ah ! vous connaissez le faubourg Saint-Antoine...

« Ma patrie !...

« C'pas, un joli et joyeux village ?

— Mademoiselle Friquette, vous êtes incorrigible.

— Oui, monsieur le docteur Mito.

« Absolument incorrigible !

« ... Et curieuse !... et emballée !...

« Savez-vous bien que c'est amusant comme tout, une bataille.

— Ah ! vous trouvez ?

— Parole d'honneur, ça vaut le voyage. »

Une détonation violente leur coupe la parole.

Un obus vient d'éclater à quelques pas, les assourdissant de son bruit, les aveuglant de sa fumée, les couvrant de terre et de débris.

Il y a un moment de confusion, puis des cris humains, avec des ruades et des ébrouements de chevaux.

Deux hommes viennent de tomber, et une des bêtes d'attelage agonise, le poitrail ouvert d'où jaillissent en nappe des flots de sang.

D'un mouvement spontané, sans se préoccuper des

projectiles qui sifflent de tous côtés, mademoiselle Friquette et le docteur Mito s'élancent au secours des blessés.

Parfaitement stylé, très brave, bien discipliné, le personnel de l'ambulance apporte déjà les antiseptiques, les linges à pansement, les instruments et appareils de chirurgie.

L'un des blessés avait été atteint au bras.

Le docteur Mito, petit homme au teint café au lait, aux yeux bridés, aux fines moustaches grises, l'examine rapidement, le palpe et dit à demi-voix :

« Plaie contuse, fracture simple... »

« On verra dans un moment. »

L'autre, celui auquel mademoiselle Friquette prodiguait ses soins, était terriblement touché.

Sa jambe droite, fracassée par un éclat de fonte, apparaissait, au-dessus de la botte, comme un informe paquet de bouillie rouge, d'où giclaient, par pulsations saccadées, de longs jets d'un sang écumeux.

Avec beaucoup d'intelligence, d'adresse et de sang-froid, la jeune fille s'empressait d'employer le procédé usité en pareil cas : la compression, au pli de l'aîne, de l'artère.

Toute jeune, de moyenne taille, très jolie, avec une exquise frimousse d'une mobilité déconcertante, la main fine, le pied délicat et bien cambré, l'œil pétillant d'esprit, mademoiselle Friquette offre un type accompli d'élégance et de résolution, de grâce et de bonne humeur.

Avec cela une apparence de juvénile robustesse, alliée merveilleusement à cette fermeté qui semble la dominante de toute sa personne.

Vêtue d'un costume complet de léger drap bleu marine, à jupe courte; chaussée de brodequins lacés, elle est coiffée d'un petit feutre gris, genre tyrolien, légèrement incliné, avec, pour ornement, une aile de geai, noire et bleue.

Enfin, pour compléter cette tenue très simple, qui lui sied à ravir, la jeune fille porte en bandoulière, de droite à gauche, la petite giberne en maroquin rouge de nos médecins militaires, et, au bras, la croix de Genève imprimée en rouge sur un brassard blanc.

Trop jeune pour être doctoresse, mademoiselle Friquette est probablement ambulancière.

Parisienne!... et du populaire faubourg!... Elle vient de le dire, et cela se devine à première vue à cette saveur de terroir qui jamais ne trompe l'observateur.

Aussi est-on en droit de se demander par suite de quelles circonstances au moins étranges elle se trouve aujourd'hui, 15 septembre 1894, sur le front de l'armée japonaise, attaquant à Phuong-Sang, en pleine Corée, l'armée chinoise.

Il paraît que tout arrive, dans la vie !

... Le docteur accourt près du groupe formé par la jeune fille et le blessé qui pousse des cris déchirants.

Il inspecte le membre mutilé, puis ajoute brièvement :

« L'amputation... de suite !

« Mademoiselle, êtes-vous sûre de vos nerfs ?

— Oui, monsieur, répond Friquette résolument.

— Eh bien ! mon enfant, à l'œuvre ! »

Obéissant à un signe de leur chef, les infirmiers immobilisent le patient, pendant que Friquette opère toujours la compression de l'artère.

Le docteur saisit un couteau et avec une dextérité incroyable taille, en pleine chair vive, deux vastes lambeaux, au-dessus de la blessure, au « lieu d'élection ».

Puis il donne quelques traits de scie rapides... un grincement sur l'os... un éclair d'acier à travers la pourpre du sang...

C'est fait ! le membre tombe.

En vérité, c'est de la prestidigitation.

« Maintenant, la ligature des artères, » dit, de sa voix singulièrement calme, le médecin japonais.

Sans tâtonnements, sans à-coups, il pince lestement avec des serres-fines les principales artères, les serre avec un fil ciré, puis ajoute :

« C'est fait ! »

L'opération a tout juste duré, montre en main, quatre minutes, sous le feu de l'ennemi.

Friquette, en même temps, cesse la compression du gros vaisseau sur lequel ses mains sont demeurées crispées.

Mais aussitôt un nouveau filet de sang jaillit de l'énorme plaie.

« Probablement quelque collatérale de l'artère

péronière, observe la jeune fille à demi-voix, comme se parlant à elle-même.

— C'est ma foi vrai ! s'écrie le chirurgien.

« En vérité, mademoiselle Friquette, vous savez votre anatomie.

— Oh ! si peu...

— Eh bien ! mon enfant, je suis très heureux de ce que le commandant de notre armée ait bien voulu vous attacher à mon ambulance.

« Vous rendrez à nos pauvres blessés de grands services.

— Je ferai de mon mieux, n'en doutez pas.

« D'abord, par humanité, puis par goût, et aussi par reconnaissance pour la cordiale hospitalité que j'ai reçue au Japon.

— A propos, mademoiselle Friquette, pardonnez-moi d'avoir un moment douté de vous.

— Comment cela, monsieur Mito ?

— Je vous avais prise, jusqu'à présent, pour une simple reporterresse... ou reporteuse, très brave, très avide d'informations...

— Mais l'un et l'autre se dit... ou se disent, monsieur le docteur, et je suis également reporteuse... ou reporterresse, pour le compte de deux journaux.

« Que voulez-vous, il faut bien vivre, et mes parents sont loin d'être assez riches pour alimenter mon péché mignon : les voyages !

« Oh ! voyez-vous, les voyages !... les aventures !... les courses éperdues à travers le monde !... sans autre guide que son propre caprice... sans autre

frein que sa propre volonté !... les gambades folles sur la boule terrestre...

« Il n'y a que ça de vrai !

— Et vous me raconterez votre histoire ?

— Avec plaisir, mais après la bataille...

— C'est trop juste. »

Tout en conversant de la sorte, ils avaient achevé le pansement de l'amputé, puis posé l'appareil à fracture au bras de l'autre blessé.

Maintenant, ils attendaient les événements qui allaient bientôt leur faire reprendre leur tragique besogne.

Et cela ne pouvait tarder, étant donné le poste qu'ils occupaient, à la tête de l'armée assaillante : poste d'honneur et surtout de péril dévolu aux ambulances volantes, aux enfants perdus, pourrait-on dire, du dévouement.

Done, la lutte homicide continuait avec une fureur croissante.

Ces Orientaux, qui ont pour la mort le plus profond mépris, se battaient presque à découvert et tombaient fauchés par le feu de l'infanterie.

Cependant les Japonais, équipés, armés et commandés à l'européenne, avaient manifestement l'avantage.

On voyait leurs lignes sombres s'avancer par bonds successifs, puis s'arrêter, profitant des moindres accidents de terrain, faire un feu de salve et repartir agilement à travers buissons, pierres, herbes ou bambous.

Les détonations grêles et sèches de leur fusil Murata crépitaient sans relâche sur le front des lignes, pendant que les coups sourds des canons Krupp ébranlaient les couches d'air comme des roulements ininterrompus de tonnerre.

Du côté des Chinois, les contingents Lou-Lou ou de la Bannière Verte résistaient avec acharnement.

Ces contingents forment l'élite de cette cohue sans nom qui représente l'armée chinoise proprement dite.

Pourvus de fusils à répétition, disposant d'une artillerie perfectionnée, bien servie quoique mal attelée, assez bien disciplinés, suffisamment commandés par des aventuriers de tous pays, très braves, d'ailleurs, ils faisaient, en vérité, bonne figure et donnaient une rude besogne aux petits soldats de l'empire du Soleil-Levant.

Ils reculaient lentement, comme à regret, mais en bon ordre, malgré les pertes considérables infligées par l'assaillant.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on apercevait la terre couverte de corps épars dans un pêle-mêle navrant et tragique.

Artillerie, cavalerie, infanterie, hommes, chevaux et attelages passaient à travers ce lamentable abatis humain, écrasant, foulant, piétinant tout, amis, ennemis, morts ou blessés.

Ne pouvant demeurer en place, mademoiselle Friquette était partie en avant avec cinq brancardiers,

dont l'un portait la petite cantine réglementaire à médicaments.

Fascinée, mais plus encore émue et attristée, la jeune fille contemplait dans toute sa sauvage horreur le déchainement de cette chose infâme et formidable : la guerre !

Puis, une idée lui venait, et vite elle tirait de sa giberne un petit carnet relié en toile bise, et crayonnait quelques mots rapides.

Bientôt un râle d'agonisant, une plainte de blessé interrompaient le reportage, et mademoiselle Friquette, redevenue ambulancière, quittait carnet et crayon, pour reprendre sa mission de dévouement.

Maintenant, elle rencontrait des blessés et des morts appartenant à l'armée ennemie.

Ces Chinois, uniformément vêtus, étaient tous de haute stature et contrastaient étrangement, par leur tenue asiatique, avec les petits soldats japonais habillés et équipés à l'européenne.

Ils portaient une espèce de turban noir, d'où sortait la longue tresse nationale de cheveux ; puis une sorte de blouse sur laquelle se croisaient les bretelles d'un gros havre-sac en toile, et de longs pantalons enfouis dans des bottes courtes, à pieds camus, en forme de patin.

L'un d'eux gisait le ventre ouvert par un éclat d'obus. Un répugnant essaim de mouches s'était abattu sur les entrailles lacérées.

Le malheureux vivait encore !

Il avait eu l'inconcevable énergie de déboucler son

havre-sac et d'en tirer les engins du fumeur d'opium, la pipe à fourneau microscopique en cuivre, le flacon renfermant la drogue, les aiguilles servant à préparer les boulettes, et la petite lampe nécessaire à l'allumage. Puis il avait fumé une dernière pipe, dont l'odeur vireuse flottait encore dans l'air ; et maintenant, il s'endormait pour toujours, hypnotisé dans un rêve qui, du moins, lui épargnait la suprême torture !

Insensible à la fatigue, surmontant, intrépidement l'horreur causée par cette effroyable boucherie humaine, la jeune fille allait, suivie de ses brancardiers, recherchant de préférence les blessés isolés.

Vite un pansement lestement opéré, puis un verre d'eau et une bonne parole, dont l'homme saisissait l'accent cordial sinon le sens.

Puis les brancardiers chargeaient le soldat invalide sur le brancard, et le transportaient sans retard à l'ambulance.

Cela durait déjà depuis des heures.

L'armée japonaise avançait toujours, chassant les Chinois de toutes leurs positions.

La gauche avait opéré un mouvement tournant qui la rapprochait de Tchong-Houang, le nœud de la bataille.

Mademoiselle Friquette ne s'était pas aperçue de cette manœuvre qui l'avait totalement isolée du gros des troupes.

Le canon grondait alors dans le lointain et c'est à peine si l'on entendait le bruit de la fusillade.

La jeune fille, maintenant, se trouvait seule, ses infirmiers ayant probablement accompagné l'ambulance, après y avoir transféré les derniers blessés.

Elle tenta de s'orienter, de marcher dans la direction du canon et, ainsi qu'il arrive en pareil cas, s'égarait.

Elle était alors au milieu d'un bois assez épais qui lui cachait le soleil et l'empêchait de rencontrer la bonne voie.

Ce que voyant, elle se mit à marcher droit devant elle, espérant toujours sortir du malencontreux taillis. D'un mal elle tomba dans un pire, car elle vint donner au beau milieu d'une futaie de bambous absolument impénétrables.

Une vague appréhension la prit et elle se rappela, mais trop tard, les conseils du docteur Mito.

Elle réagit cependant et murmura, voulant braver quand même :

« Pas une plaque indicatrice !... pas un numéro !... pas un gardien de la paix, pour m'enseigner le chemin... pas même un simple sapin pour me rentrer à la maison. »

Elle s'assit, n'en pouvant plus et éprouvant, pour la première fois, la réaction d'une écrasante fatigue.

En outre, la faim commençait à se faire sentir et une soif intense la dévorait.

Alors elle retira son chapeau, s'épongea le front et ajouta de sa voix goguenarde :

« Eh ! Friquette, ma fille, si tu es lancée en pleine aventure, c'est que tu l'as bien voulu.

« Donc, tu es là par ta faute... sans regrets, comme sans peur, hein !... n'est-ce pas !

« C'est maintenant le cas ou jamais de tirer des plans comme ton modèle, ton héros, le *Gamin de Paris*, l'unique, l'illustre, le dénommé Friquet, premier du nom !... »

Le plan était tout simple, mais de réalisation assez difficile. Car l'heure s'avancait, la nuit allait bientôt venir, et avec elle ce mystérieux et terrible inconnu des forêts de l'Extrême-Orient.

Friquette regarda autour d'elle et frissonna, malgré sa vaillance, en se voyant absolument isolée.

Elle reprit, se parlant à demi-voix :

« Franchement, c'est très joli de lire au coin du feu un bon livre d'aventures..., mais c'est tout autre chose d'en être soi-même l'héroïne.

« Allons, ça commence bien ! »

Elle en était là de son monologue, quand elle entendit, là, tout près, derrière elle, un souffle puissant, un peu rauque et entrecoupé.

Ce bruit s'accompagnait de légers craquements de brindilles sèches.

« Y a quéqu'un ? » fit-elle d'une voix à la fois goguenarde et inquiète.

Elle se retourna, et demeura comme pétrifiée à l'aspect d'un tigre royal qui la regardait tranquillement de ses grands yeux jaunes, troués d'une prunelle verticale, en forme d'I.

II

Dangereux tête-à-tête. — Domptera?... — Domptera pas ! — Souvenir du Petit Chaperon-Rouge. — Mademoiselle Friquette sera-t-elle croquée ? — Un joli coup de revolver. — Alerte. — Irruption des hommes jaunes. — Friquette condamnée à mort.

Il est bien rare que les animaux sauvages attaquent l'homme.

Tous, en général, fuient devant lui, comme si sa présence leur causait une appréhension dont ne peuvent se défendre les plus braves, les plus forts, les plus féroces,

L'éléphant, l'ours, l'hippopotame, le rhinocéros, le serpent, la panthère, le jaguar, le tigre et le lion lui-même se dérobent à l'aspect de l'homme.

Les récits des chasseurs sont unanimes sur ce point, et les innombrables nuits passées inutilement à l'affût prouvent cette incontestable vérité : qu'il est beaucoup plus difficile d'arriver à joindre un fauve que de le tuer.

Cette règle, malheureusement, n'est point absolue,

et il y a lieu de tenir compte du temps, du milieu, des circonstances, des besoins ou des caprices de la bête.

Il va de soi, par exemple, qu'un fauve sera infiniment plus dangereux à jeun que repu, et qu'il redoutera plus ou moins l'approche de l'homme, selon qu'il n'a pas eu affaire à lui.

Enfin, le tigre, plus féroce, plus insatiable de sang que pas un, échappe souvent à cette loi, en ce que le carnage l'attire, et qu'il tue pour l'unique volupté de tuer.

Quoi qu'il en soit, les premiers instants de la rencontre entre mademoiselle Friquette et le tigre furent des plus pacifiques.

Elle, qui n'avait jamais vu d'animaux féroces que dans les cages du Jardin des Plantes, ou chez les dompteurs en renom, éprouva d'abord une peur bleue.

Lui, fut au moins surpris, et cela se conçoit. Il s'arrêta, regarda en clignotant cette créature si étrange et si nouvelle pour lui, si différente, en tous les cas, des Coréennes dont l'esthétique lui était plus familière.

En outre, ces allées et venues d'hommes et de chevaux, ces cris, ces détonations, ce colossal remue-ménage occasionné par la lutte de cinquante mille hommes l'avaient certainement troublé.

Aussi se comporta-t-il tout d'abord avec une sorte de débonnairété dont profita mademoiselle Friquette pour se ressaisir.

Elle osa le regarder bien en face, le trouva superbe et eut l'envie de le lui dire.

Lui, se laissait admirer, fouettait lentement l'air de sa queue, et ronronnait... à la façon des tigres, c'est-à-dire avec des grondements de machine à vapeur.

Elle eut soudain le ressouvenir intense, vibrant, d'une vision d'enfance qui l'avait fait pleurer.

Une grande image d'Épinal enluminée à la diable, et représentant le Petit Chaperon-Rouge et le Loup.

Puis elle essaya de se rassurer, en voulant se prouver que tous les fauves ne sont pas nécessairement sanguinaires, et que ce tigre appartenait peut-être à une espèce plus pacifique.

Tout cela, en l'espace de quelques secondes, qu'elle trouva fort longues, naturellement.

Cependant, il commençait à donner quelques légers signes d'impatience.

Ses moustaches de chat géant, longues et rigides comme des fils de fer, se hérissaient. Ses griffes pétrissaient la mousse avec de petits mouvements convulsifs, et son museau, en se plissant, découvrait des dents formidables, longues et pointues à faire frémir.

Mademoiselle Friquette constata ces symptômes et songea :

« Décidément, les affaires se gâtent.

« Mon Dieu ! que vais-je devenir ? »

Elle eut à fleur de peau un vaste frisson qui l'en-

veloppa de la tête aux pieds, ses oreilles bourdonnèrent et sa vue se troubla.

Elle crut qu'elle allait tomber.

Mais, en dépit de son apparente gracilité, ce n'était pas une femmelette coutumière de pâmoisons.

Surmontant cette passagère défaillance de toute la force de sa volonté, elle regarda le monstre en face, riva pour ainsi dire ses yeux aux siens et demeura immobile.

Il y eut comme un choc entre cette coulée de lumière dardée par l'œil de la jeune fille et celui du fauve.

Lui, tout d'abord impressionné, troublé peut-être, recula un peu.

Elle, vaillante jusqu'à la témérité, fit un pas en avant, donnant à son regard clair l'acuité d'une lame d'épée.

Lui se mit à ronchonner, à grogner comme pour protester contre cette fascination qui lentement l'envahissait.

Cela dura bien une demi-minute... trente mortelles secondes, si longues, si angoissantes, que la jeune fille instantanément se sentit trempée de sueur.

Il s'aplatissait lentement sur la mousse, comme si son organisme puissant eût fléchi sous les magnétiques effluves de ce regard flamboyant.

Cette lutte silencieuse et si poignante se prolongea quelques secondes encore.

La jeune fille allait-elle triompher du monstre, annihiler ses instincts destructeurs, mater sa férocité ?

Friquette un moment l'espéra.

La pauvre enfant, hélas ! avait trop présumé de ses forces.

Il vint un moment où ses yeux se troublèrent devant la métallique phosphorescence des prunelles du tigre.

Ses paupières battirent, son regard vacilla.

Le charme était rompu.

Friquette eut peur, jeta un cri, perdit la tête et voulut s'enfuir.

Le tigre eut un de ces miaulements formidables qui font taire, épouvantés, les hôtes des forêts.

Puis, avec ce geste inimitable d'un chat qui cueille pour ainsi dire une souris au bout de sa griffe, il posa simplement sa patte sur l'épaule de mademoiselle Friquette.

Il eût pu la broyer d'un seul coup et fracasser, comme un éclat d'obus, les téguments, les muscles et les os.

Il ne le fit pas, se contenta de faire saillir de sa terrible griffe tout juste ce qu'il fallait pour piquer le maroquin rouge de la giberne, et abattre doucement sur le sol mademoiselle Friquette.

Celle-ci poussa un cri aigu, plia sur ses jambes, tomba à la renverse et s'évanouit.

C'était d'ailleurs ce qu'elle avait de mieux à faire, étant données les circonstances.

Il y avait gros à parier que jamais plus mademoiselle Friquette ne s'éveillerait de cette pâmoison, et

que ses aventures seraient tragiquement interrompues dès le début.

C'est pourtant le contraire qui arriva.

Après un temps dont elle ne put, et pour cause, apprécier la durée, elle reprit connaissance.

Bien que l'obscurité fût devenue presque complète, elle put se rendre compte de sa position qu'elle jugea d'emblée incohérente et terrible.

Elle ne ressentait aucune douleur, mais elle percevait de temps en temps, soit à la tête, soit aux jambes, des chocs fréquents, point violents d'ailleurs, et qu'elle attribua, non sans raison, à la rencontre de tiges de bambou.

Mademoiselle Friquette, échappée à l'étreinte du tigre, marchait donc ?

Non pas !

Elle était simplement transportée, jambes de-ci, tête de-là, oh ! très doucement, par le fauve qui la tenait, par le milieu du corps, dans sa gueule.

Selon toute probabilité, il l'emportait dans son repaire, soit pour la croquer à l'aise, soit pour offrir à sa tigresse et à ses petits un régal de fine saveur et dîner en famille d'une Européenne bien en chair et délicate comme la plus exquise des gazelles.

Mais, en véritable gourmet porté sur sa bouche, il mettait tout son soin à ne pas détériorer cette proie de choix, ce gibier noble entre tous, afin de le déguster dans un état de fraîcheur absolue.

C'est du reste l'idée à laquelle s'arrêta mademoiselle Friquette, lorsqu'elle se fut rendue un compte

exact de cette situation qualifiée ci-dessus, non sans raison, d'incohérente et de terrible.

Le transfert de la jeune Parisienne s'opérait toujours, sans douleur et avec une certaine lenteur, bien qu'elle ne pesât guère plus au formidable félin qu'une simple souris à un robuste matou.

En vérité, cela ne pouvait guère durer plus longtemps, car on allait bien finir par arriver quelque part.

Et alors !

La pauvre Friquette n'y pouvait songer sans frissonner jusqu'aux moelles.

Mais c'était une personne aussi avisée qu'intrépide, et, sans s'arrêter plus longtemps à de stériles réflexions, elle résolut de tenter sa délivrance, dùt-elle pour cela jouer le tout pour le tout.

Avec d'innombrables précautions pour ne pas exciter par de trop brusques mouvements l'irritabilité du tigre, mademoiselle Friquette essaya d'ouvrir sa petite giberne.

L'entreprise fut assez longue et assez difficile, et la position plus qu'incommode nécessita une gymnastique périlleuse.

Elle y parvint néanmoins et poussa un soupir de satisfaction.

Sa main, qui se glissa dans le maroquin de l'enveloppe, en sortit un mignon revolver, à crosse de nacre, à canon nickelé, un véritable bijou d'arquebuserie, plus semblable à un joujou d'enfant qu'à un instrument de mort.

Au contact de cette arme, la jeune fille eut un nouveau soupir d'aise et pensa :

« Allons ! Friquette, ma fille, du courage ! »

Et elle en avait, en vérité, plus que bien des hommes, l'intrépide fillette qui, dans un tel péril, conservait un sang-froid réellement stupéfiant et allait entreprendre, sans sourciller, la suprême lutte contre le plus féroce de tous les animaux.

Sa main droite étreignit la crosse du revolver, pendant que sa main gauche tâtonnait, à travers l'épaisse et soyeuse fourrure, la place du cœur.

Friquette sentit une sorte de bouillonnement sous ses doigts et murmura :

« Des pulsations de tigre !

« Voilà qui n'est pas banal...

« Dieu, que ça bat vite ! »

Elle appliqua le canon du revolver à l'endroit précis où ces pulsations étaient les plus intenses et résolument pressa la gâchette.

La détonation éclata, toute grêle, sous l'épais couvert de bambous, au milieu des ténèbres que rayait en même temps une fugitive lueur de poudre.

Friquette, qui n'oubliait rien, avait tout prévu, même la contraction des mâchoires du tigre au moment où il recevrait le coup.

Cette contraction devait être mortelle et il fallait à tout prix l'éviter.

Aussi, la jeune fille, à l'instant précis où elle faisait feu, prenant pour point d'appui la tête du tigre, opérait de la main gauche une violente poussée.

Son corps, que l'animal tenait négligemment, du bout des dents, tomba sur le sol dès que le coup fut parti.

Tout cela s'était accompli avec une vitesse foudroyante et presque simultanément.

Le tigre poussait un cri bref, étranglé, formidable, qui résonna comme un tonnerre.

Il voulut bondir en avant et ne le put.

Foudroyé en plein élan, il se dressa comme un animal héraldique, fit deux pas, battit l'air de ses pattes de devant, et s'écroula lourdement sur le dos.

Friquette se relevait aussitôt et poussait un cri de triomphe en se voyant libre et vengée.

Sa joie devait être, hélas ! de courte durée.

Le coup de revolver, le hurlement d'agonie du fauve et l'exclamation de joie de la jeune fille éclatant dans le silence de la nuit soulevèrent brusquement le plus infernal des tintamarres.

Vociférations humaines, qu'on eût dit proférées par des larynx de métal, bruit de courses éperdues à travers les branches froissées, coups de feu tirés au hasard et dans tous les sens, ronflements stridents de projectiles frappant de tous côtés les végétaux, en vérité, c'était à perdre la tête.

En même temps, des torches s'allumaient et des lueurs crues circulaient sous l'épaisse feuillée, rayonnaient dans tous les sens et finalement se resserraient sur le point où se trouvait interdite mademoiselle Friquette.

Elle reconnaissait alors la tenue sombre des soldats chinois, leurs faces camuses, leurs yeux bridés, leurs bouches en tirelire, vaguement ombrées de grêles moustaches en brins de balai.

Oui, les Chinois, dont les figures falotes, contractées par la colère et l'effroi, étaient vraiment terribles à voir.

Eveillés en sursaut par le coup de revolver, furieux de la défaite essuyée pendant le jour, craignant une attaque de nuit, ils accouraient et s'emparaient brutalement de la jeune fille dans laquelle ils voulaient voir un ennemi, un espion...

En vain Friquette protesta, montra le corps du tigre secoué par les derniers spasmes d'une courte agonie.

Les mécréants ne voulaient ni voir ni entendre.

Du reste, nul parmi eux ne connaissait le français et, tout entiers à leur idée stupide qu'elle était un espion des Japonais, ils l'entraînèrent.

Pendant qu'on lui liait rudement les pieds et les mains avec des cordes, Friquette, pour la seconde fois, se rappela les sages exhortations du docteur Mito :

« Il y a les Chinois, plus lâches que les serpents, plus féroces que les tigres eux-mêmes. »

Et pour la seconde fois pendant cette nuit mémorable, mademoiselle Friquette eut peur... très grand' peur.

C'est que, en vérité, pour ses débuts, la destinée lui réservait quelques surprises un peu brusques, et

ne lui ménageait guère les incidents les plus corsés.

Des mains vigoureuses la soutenaient entre ciel et terre, pendant que des jambes non moins vigoureuses et singulièrement agiles opéraient sa translation.

Une seule torche éclairait maintenant cette course quasi funèbre, ponctuée de temps à autre de coups de feu tirés au hasard dans la nuit.

Bien que la situation présente fût incommode et même douloureuse, bien que l'avenir fût de tous points alarmant, la jeune fille se raisonna, fit appel à sa fermeté, puis peu à peu se rassura.

« Après tout, pensa-t-elle, ces magots ne me mangeront pas.

« Nous finirons bien par arriver quelque part, et alors je verrai à me débrouiller.

« Il faut se débrouiller, quand on court les aventures. »

Effectivement, on arriva.

Le cortège déboucha dans une vaste clairière illuminée par de grands feux, devant lesquels se tenaient, formidablement armés, des soldats de mine plus repoussante encore s'il est possible.

Sur ces faces camardes, qu'on eût dit infiltrées de bile, dans ces yeux obliques au regard faux, se lisaient la rage de l'orgueil abattu, la fureur de la défaite, l'espoir prochain de sanglantes représailles.

Ces représailles, d'ailleurs, avaient commencé sur de malheureux blessés japonais enlevés au moment de la retraite.

Ils étaient là, une vingtaine, mutilés avec ce raffinement de féroçité qui fait des Chinois des tortionnaires de génie.

Aux uns on avait désarticulé patiemment les doigts et les orteils, aux autres on avait arraché les yeux pour remplir de cendre chaude les orbites sanglantes; à tous manquaient les oreilles, que les bourreaux avaient enfilées, comme des sapèques, dans une ficelle; d'autres n'avaient plus de nez; à d'autres, enfin, on avait tranché la langue.

Aussitôt que l'un de ces malheureux succombait, on lui coupait le cou, et la tête était piquée sur une pointe de lance dont le manche demeurait fiché dans le sol.

Partout du sang! partout d'horribles débris humains! partout le spectacle effroyable d'une cruauté inouïe.

A cette vue, Friquette éprouva plus encore, s'il est possible, d'indignation que d'horreur, et, sans plus se soucier si ses paroles pouvaient aggraver sa position, elle s'écria :

« Oh! misérables!... vous êtes indignes du nom d'hommes et de soldats! »

A ces paroles, plus généreuses que prudentes, un officier chinois s'avança vers elle et répondit en bon français :

« Est-ce que vous seriez Française ?

— Oui!

— A merveille!

« J'ai commandé au Tonkin à des Pavillons Noirs

et je hais de toutes mes forces les gens de votre nation.

« Vous étiez avec les Japonais, aujourd'hui ?

— Oui ! Et j'ai pansé indistinctement leurs blessés comme les vôtres.

— Afin de mieux espionner pour leur compte.

— Vous en avez menti !

— Préparez-vous donc à périr de la mort épouvantable que nous réservons aux espions. »

III

Intérieur parisien. — Victime du livre. — Emballée !... — Pourquoi : Friquette ? — La folie des voyages. — Ecolière modèle. — Bachelière, bientôt doctoresse. — Professeur et journaliste. — Les adieux. — Départ. — La grande envolée. — Au Japon.

Faubourg Saint-Antoine, numéro...

Oui, au fait, quel numéro ?

Eh bien ! l'auteur ne le dira pas, pour éviter les indiscretions aux héros de cette véridique et dramatique histoire.

Un intérieur modeste, d'une propreté qui tire l'œil, avec un petit confortable d'ouvriers à l'aise.

Deux chambres à coucher, une jolie salle à manger, un petit bout de cuisine.

Des meubles très ordinaires, en chêne ; de la « trôle », comme on dit là-bas, au faubourg.

Oui, très ordinaires, bien que le chef de la famille soit ébéniste, ou plutôt parce qu'il est ébéniste.

Cela, en vertu de l'adage : « Les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés. »

Pour indiquer seulement que l'homme connaît son

métier, il y a dans la salle à manger un corps de bibliothèque en bois noir.

Une merveille, un chef-d'œuvre de style gothique.

Sur les rayons, se trouvent symétriquement rangés de nombreux volumes en fort bon état, bien qu'ils aient été lus et relus à satiété.

A l'usage exclusif du père : des ouvrages de philosophie et de politique. L'ouvrier parisien ne redoute pas les études les plus ardues...

Puis des recueils de chansons populaires, tout Victor Hugo acheté patiemment sou à sou, en livraisons, ainsi que la Révolution de 1870-71 par Jules Claretie, les œuvres de Camille Flammarion et de Louis Figuier, la collection complète de la *Science Illustrée* ; bref, de bons ouvrages dont le choix indique un esprit sérieux, aimant passionnément l'étude.

Puis encore, sur des rayons à part, on pourrait dire, à la place d'honneur, le *Journal des Voyages*, élégamment relié, depuis le premier volume, paru pendant le second semestre de l'année 1877, jusqu'à la fin de l'année 1893.

Et, enfin, le *Tour du monde d'un gamin de Paris*, les *Aventures d'un gamin de Paris en Océanie*, les *Aventures d'un gamin de Paris au pays des Lions*, trois gros volumes de la belle collection de Flammarion, et la plupart des nombreux récits de voyages édités avec tant de soin par la Librairie illustrée (1).

Et l'on voyait dans ce choix, pour ainsi dire

(1) 8, rue Saint-Joseph, Paris.

exclusif, dans cette préférence absolue, l'indice d'une propension indicible, d'une toquade irrésistible d'un membre de la famille pour les équipées lointaines, les troublantes envolées à travers l'inconnu mystérieux, et cet exotisme à la saveur si capiteuse.

D'instinct, on se figurait un garçonnet quelque peu féru de donquichottisme, un petit Parisien emballé, rêvant la grande fugue à travers les océans et les terres inconnues, de la graine de conquistador ou d'explorateur.

Eh bien ! on se fût joliment trompé en jugeant ainsi à simple vue de nez, car ce fidèle et passionné amateur de nos modernes épopées était non pas un jeune citoyen de notre grande République, mais bien une exquise et ravissante fillette.

Mais procédons avec ordre.

En bas, dans la cour, se trouvait une grande bâtisse en brique, recouverte en carton bitumé.

C'était l'atelier où travaillait ardemment, avec deux ouvriers, le chef de la famille, Léon Robert, ébéniste et Parisien d'origine.

Parisien de Paris, de père en fils, depuis des temps immémoriaux, il adorait, et avec raison, sa ville, était un sédentaire endurci et n'avait jamais poussé ses explorations plus loin que Villiers-sur-Marne, le Raincy ou le parc de Saint-Maur.

Parisienne comme lui, sa femme partageait son sédentarisme, et limitait volontiers l'univers, du côté de l'Occident, à la place de la Bastille, et, du côté de l'Orient, à la gare Est-Ceinture.

Encore jeune et toujours jolie, vive comme un salpêtre, adroite comme une fée, propre comme un sou neuf, elle possédait toutes les vertus de la ménagère, astiquait, frottait, cuisinait, babillait, virevolait et, naturellement, adorait sa petite famille.

D'abord, par rang d'âge et de tendresse antérieure, le père : un robuste travailleur de quarante-deux ans. Puis, le fils aîné, Jean, alors employé de commerce, aussi bon sujet que le chef de la famille. Puis, encore et toujours par rang d'ancienneté, mademoiselle Marie ; puis, enfin, mademoiselle Amélie, qui, à l'âge de six ans, échangea son petit nom de Lili pour celui autrement suggestif et tapageur de *Friquette*!...

C'est toute une histoire.

La voici en deux mots :

Un jour, le grand frère reçut à la distribution des prix un gros volume rouge intitulé : *Le Tour du monde d'un gamin de Paris*, qu'il rapporta triomphalement à la maison.

Mademoiselle Lili, jusqu'alors peu lettrée, — six ans!... pensez donc, — n'avait guère fait qu'admirer les belles gravures du *Journal des Voyages*, sans trop s'occuper du texte.

Mais Jean, ayant dès le lendemain commencé, après dîner, à haute voix et pour toute la famille, la lecture de son livre, Lili en perdit positivement la tête.

Le récit l'empoigna tellement, les aventures de Friquet, le héros du récit, firent une telle impression

sur son jeune cerveau qu'elle n'eut plus dorénavant autre chose dans l'idée.

Le jour, elle en causait avec une animation fébrile avec ses petites camarades d'école. La nuit, elle en rêvait.

Le soir, il fallait écourter le dîner.

A peine les dernières bouchées absorbées en toute hâte, la petite courait au volume, l'apportait au grand frère et lui disait, câline :

« Lis-nous donc Friquet ! »

Alors elle écoutait, l'œil ardent, les lèvres béantes, agitée parfois d'un frisson, se passionnait, riait, tremblait, pleurait.

Bien plus, cette singulière prise de possession fut tellement absolue, que Lili, jusqu'alors un peu paresseuse à l'école, se mit du jour au lendemain à étudier avec acharnement.

Elle voulait savoir lire et très bien lire, pour se plonger à son aise dans son livre favori.

Depuis lors, elle négligea les chiffons, les poupées, même les friandises, et fit des économies !

Trois sous par semaine, qu'elle portait d'une traite à la marchande de journaux, en lui disant, d'une voix émue :

« Le *Journal des Voyages*, s'il vous plaît, madame. »

Car mademoiselle Lili ne pouvait plus attendre la mise en volume des histoires qui étaient devenues indispensables à son jeune esprit.

Elle voulait les avoir de suite, encore toutes chaudes des presses de l'imprimerie, et, pour cela, dévorait

le *Journal des Voyages* qui lui en donnait la primeur.

Dès lors, on peut dire qu'elle apprit à lire, à écrire, à penser en plein exotisme.

Elle vécut dans ce rêve chatoyant des pays lointains, avec leur splendeur, leur étrangeté, leurs périls même, et répétant à satiété :

« Oh ! si j'étais un garçon !

— Voyons, que ferais-tu ?

— Eh bien ! je ferais comme Friquet. »

Et toujours, Friquet par-ci, Friquet par-là, Friquet à tout propos et à toutes les sauces ; tant et si bien qu'on lui donna tout naturellement le surnom de Friquette !

Elle reçut avec joie ce surnom qui lui allait à ravir et, ma foi ! s'en fit gloire, et intérieurement jura de s'en montrer digne.

Elle grandissait et devenait une fort gracieuse et fort jolie personne.

Déjà, elle ne disait plus : « Oh ! si j'étais un garçon ! »

Un projet audacieux avait peu à peu germé dans sa jeune tête, mais elle n'en parlait jamais et le mûrissait en silence.

Elle travaillait alors avec un acharnement prodigieux, au point de compromettre parfois sa santé.

Aussi son père, lui voyant les yeux battus, le teint pâle et la mine allongée, lui disait doucement :

« Tu travailles trop, ma petite Friquette...

« Voyons, tu vas te rendre malade !

— Mais non, papa, répondait la jeune fille.

« Tu sais bien que le travail ne rend pas malade... à preuve, toi !

— Enfin, ma chérie, pourquoi « t'exterminer » ainsi sur tes livres ?

— C'est que, vois-tu, je veux être bachelière...

— Bachelière !...

« Ah ! mon Dieu !... une savante.

« Pourquoi ?

— Pour devenir doctoresse...

— En médecine ?

— Oui, papa, en médecine !

— Eh ! eh !.... cela n'est déjà pas si bête, et tu en es, ma foi ! bien capable. »

Au fond, le brave homme était ravi de voir sa fille adopter cette profession honorable entre toutes, difficile, sans doute, et plus encore périlleuse, mais qui, bien comprise, donne à l'âme une singulière envergure, et permet, d'autre part, de faire plus facilement le bien.

Donc, Friquette faisait, comme on dit, ses humanités.

A Paris, les gens laborieux ont toute facilité pour l'étude, et la proximité des établissements scientifiques permet, sans trop de frais, l'accès des carrières libérales à des sujets d'élite qui, sans cela, eussent misérablement végété.

Et Friquette profita mieux que personne de cette situation privilégiée, pour étudier, comme externe, au lycée Victor-Hugo, et émerveiller, par son appli-

cation et ses progrès, le personnel enseignant.

Elle enleva haut la main, cela va sans dire, son baccalauréat ès lettres ; puis, trois mois après, son baccalauréat ès sciences restreint, et sans tarder prit sa première inscription de médecine.

Une bouffée très légitime et très sincère d'orgueil monta ce jour-là au cerveau du brave artisan, qui, profondément, s'admira dans sa fille.

Ah ! s'il avait su !

Tout cela, voyez-vous : études acharnées au lycée de la rue de Sévigné, bachot en partie double, inscription à la faculté, oui, tout cela n'était qu'un moyen, parfaitement honorable d'ailleurs, de donner satisfaction à la passion folle de mademoiselle Friquette pour les voyages.

La fillette s'était fait, et depuis longtemps, ce raisonnement fort judicieux :

Quand on veut, à sa fantaisie, parcourir le monde, il faut être opulent.

Quand on est à peu près sans le sou et qu'on est en proie à ce désir immodéré de gambades à travers la planète, il faut suppléer honnêtement à ce manque d'espèces monnayées qui vous immobilise tout net.

Un homme peut obtenir une mission plus ou moins scientifique et se faire aider par un ministère.

A la rigueur, il peut encore être envoyé par une maison de commerce : tels Alfred Marche et le marquis de Compiègne qui firent aussi de bonne besogne ! Enfin, à défaut de tout, il lui est encore loisible de

s'engager comme matelot, comme chauffeur, comme soutier, à l'exemple de l'illustre Friquet.

L'essentiel est d'être transporté là-bas, à tous les diables. Une fois à destination, l'on se débrouille.

Mais ce qui est possible à un homme résolu est interdit à une jeune fille.

Alors, mademoiselle Friquette s'était dit : « Quand je serai pourvue d'un titre de bon aloi, doctoresse de la faculté de Paris ; quand à ce titre je pourrai joindre un sérieux bagage scientifique, la plupart des difficultés morales et matérielles seront aplanies.

« Doctoresse, je pourrai passer partout sans être jamais regardée comme une aventurière. Mon titre sera tout à la fois un *vade mecum* et un porte-respect. Je serai à même de rendre des services, et, d'autre part, je ne verrai point défiler, en ignorante, les merveilles des mondes inconnus.

« Alors, j'attendrai l'occasion. »

C'était intelligemment et honorablement raisonné.

Cette occasion, un heureux hasard la fit naître plutôt que ne l'espérait mademoiselle Friquette.

La jeune fille venait d'achever avec succès sa seconde année de médecine.

Frappé de son intelligence, de son assiduité, un de ses professeurs s'était vivement intéressé à elle.

D'autre part, la fillette, enhardie par sa bonté, lui avait dit ses idées, ses projets, ses espérances.

La voyant si résolue, sentant chez cette enfant une réelle vocation, le professeur promit de l'aider et tint parole.

Il était intimement lié avec le directeur d'un grand journal parisien.

La guerre entre la Chine et le Japon était alors imminente, et l'on parlait déjà d'envoyer des correspondants sur le théâtre probable de la lutte.

Professeur et journaliste agitaient ensemble la question à bâtons rompus.

« Mais, j'ai votre affaire ! s'écria le premier.

« Une jeune fille étonnante... énergique et résolue plus que bien des hommes... avec cela, fort instruite et d'une moralité irréprochable.

— Une jeune fille!... pour correspondant militaire!... Vous voulez rire !

— Pas le moins du monde.

« En somme, que vous faut-il ? Quelqu'un possédant le don d'observation, sachant bien voir et susceptible d'écrire proprement des impressions.

« Vous ne voulez pas faire de tactique et de stratégie, n'est-ce pas ?

— Assurément.

— Eh bien ! Mademoiselle Friquette fera mieux que personne ces correspondances, qui, en somme, ne seront que du grand reportage.

« En outre, elle vous coûtera beaucoup moins cher qu'un rédacteur... »

Parler économie à un impresario, c'est le prendre par son côté faible.

Ce dernier ouvrit à demi l'oreille et demanda :

« Mais, enfin, qu'est-ce donc que cette demoiselle Friquette ? »

Le savant lui raconta l'histoire de la jeune fille, lui dit la folle passion qu'elle avait contractée toute jeune, exalta ses mérites, fit tant et si bien que l'autre, à demi convaincu, consentit en principe.

« Mais comment l'accréditerons-nous près de l'état-major japonais ?

« Encore une fois, je ne puis pas l'affubler du titre de correspondant militaire.

« On se moquerait de nous !

— Mais, simplement comme ambulancière.

— Ça, c'est une idée.

— Elle est fort instruite, je connais plusieurs médecins japonais qui ont été mes élèves... à ma recommandation, ils feront excellent accueil à mademoiselle Friquette.

— Alors, c'est entendu ! »

C'est ainsi que la jeune fille, enfin au comble de ses vœux, partit pour l'Extrême-Orient.

Dame ! au début, cela n'alla pas tout seul.

Il y eut, comme on dit, du tirage et les parents furent difficiles à convaincre.

Mais Friquette avait surmonté bien d'autres difficultés, pour se laisser arrêter ainsi au moment où elle touchait à la réalisation de son rêve !

Elle fit tant et si bien, se montra si câline et si résolue, si persuasive et si affectueuse que, ma foi ! papa et maman Robert, le cœur bien gros, finirent par dire : Oui !

Du reste, ils sentaient qu'elle fût morte d'ennui et

de chagrin, si on eût persisté à vouloir tuer en elle ce qui avait été l'idéal de toute sa vie !

Les préparatifs ne furent pas longs.

Mademoiselle Friquette savait d'instinct que les longs voyages exigent peu de bagages. Elle se contenta de deux petites malles, solides et bien portatives, avec le minimum de linge et d'effets.

Tout fut prêt en une semaine.

Le journal fournit des subsides représentés par une lettre circulaire sur un de nos grands établissements financiers ; le chemin de fer de Lyon offrit un permis gratuit jusqu'à Marseille, les Messageries maritimes accordèrent le passage sur l'*Ernest-Simons* ; bref, la jeune fille pouvait partir et arriver à Yokohama presque sans bourse délier.

Les adieux furent tristes.

D'abord, parce que c'est toujours triste, des adieux ; et ensuite, parce que mademoiselle Friquette adorait du fond de son brave petit cœur papa Robert, maman Robert, grand-frère Jean et sœur Marie.

Mais, voilà ! ce brave petit cœur, si bon et si féru d'amour qu'il fût pour la famille, avait été piqué trop fortement par la tarentule des voyages.

Heureuse et navrée, ravie et désolée, sentant le rire monter à ses lèvres et les larmes perler à ses yeux, elle put à peine leur bégayer un mot d'affection et d'encouragement.

Allons ! encore une étreinte... encore un baiser, et puis : En avant, Friquette !...

Le train partait avec son fracas assourdissant.

Un dernier signe de la main par la portière...

« A-Dieu-vat ! » comme disent les marins.

L'express de neuf heures du matin l'amenait à Marseille à dix heures du soir.

Deux jours de repos à l'*Hôtel Cannebière*, et elle montait à bord du magnifique paquebot qui appareillait à trois heures.

On était au 25 juin 1894.

Port-Saïd, Suez, Aden, Bombay, Colombo, Singapour, Saïgon, Hong-Kong, Shangai, Kobé, Yokohama...

Etourdie, extasiée, absolument folle de joie, elle voyait défiler ces escales, dont les noms familiers lui arrivaient avec cette saveur mystérieuse d'exotisme qui la grisait.

Elle, Friquette, s'enivrait de cette course éperdue aux confins du monde, sur le méridien des antipodes, ne pouvant concevoir qu'elle fût là, doutant presque de la réalisation de son rêve !

Elle débarquait à Yokohama le 22 juillet, après une traversée de trente-sept jours pleins, aussi fraîche, aussi alerte que le moineau franc, le Friquet, son homonyme parisien.

On devine le reste.

Le personnel de la légation française la reçut à merveille, à la recommandation du puissant journal qui l'accréditait officiellement.

Les médecins militaires lui firent un accueil chaleureux à la prière instante de leur ancien profes-

seur, et le grand état-major l'attacha sans retard à une ambulance volante.

Trois semaines après, elle s'embarquait à Hiéros-hima en même temps qu'un corps d'armée et débarquait à Fousan, le grand port coréen où se concentraient les troupes.

On a vu les débuts mouvementés de l'intrépide Parisienne.

IV

Psychologie du Chinois. — Un compagnon de captivité. — Dévouement d'enfant. — Le factionnaire. — Le truc de mademoiselle Friquette. — Evasion. — Alerte !... — La poursuite. Fatalité ! — Dans les flots.

Fourbes, vindicatifs, menteurs, et par-dessus tout féroces, les Chinois sont de dangereux ennemis.

Non pas qu'ils soient plus à craindre que beaucoup dans une bataille.

Homme contre homme, ils ne valent pas plus et valent souvent moins que le premier venu.

Mais ce qui les rend véritablement très redoutables, c'est leur manque absolu de générosité envers l'ennemi vaincu.

Leur âme est complètement fermée à cette conception humaine qui nous porte à secourir le blessé, à respecter la vie et même la dignité du prisonnier.

La lutte une fois terminée, ils égorgent froidement les blessés, décapitent les cadavres et infligent aux prisonniers des tortures sans nom.

Cela avec des raffinements de cruauté que notre

imagination d'Occidentaux peut à peine soupçonner.

Rien ne les trouble, rien ne les émeut, rien ne fait vibrer en eux un atome de sensibilité.

Il semble que les artères de ces hommes jaunes charrient du sang infiltré d'une bile qui vicie tous leurs organes, tue dans leur âme les instincts généreux, et colle sur leur masque ingrat cette teinte affreuse qui rend si repoussants les malheureux atteints d'ictère.

Donc, mademoiselle Friquette, prise par les réguliers chinois, courait un danger terrible.

On lui fit d'abord subir le traitement classique infligé au préalable à tout prisonnier. C'est-à-dire que ces messieurs les Célestes la fouillèrent avec une véritable dextérité de prestidigitateurs.

Les poches, à vrai dire, ne renfermaient rien de bien suspect.

Malheureusement il y avait son carnet de notes, sur lequel, depuis le départ d'Hiérophima, elle avait griffonné à la hâte des impressions, pour en faire le sujet d'une correspondance à son journal.

L'ancien chef de pirates, qui parlait et lisait très bien le français, éplucha lestement toutes ces feuilles et voulut absolument y voir des documents particuliers relatifs aux armées.

Puis, de son affreuse voix nasale, au timbre de cloche fêlée, il conclut gravement :

« Vous espionnez, pour le compte de l'ennemi... »

Friquette, indignée, protesta :

« Moi, espionne!... c'est une indignité.

« Je déplore la guerre qui met aux prises les hommes et les fait s'entre-tuer.

« Qu'ils soient jaunes, blancs ou noirs, je plains les malheureux qui en sont victimes. »

Puis, avec un superbe accent de dignité, elle ajouta :

« Je suis femme, et ma mission est de consoler et soulager ceux qui souffrent. »

L'homme eut un de ces affreux ricanements lippus de magots :

« Vous êtes une Française, et par conséquent une ennemie, vous mourrez ! »

Elle voulut protester de nouveau.

Le chef lui tourna grossièrement le dos et donna, en langue chinoise, un ordre.

Deux soldats de l'entourage la saisirent brutalement, l'emportèrent dans une paillote et la jetèrent sur le sol, comme un paquet.

On mit un factionnaire à la porte et, pour plus de sûreté, une torche allumée fut fichée dans un coin, à un montant de la cabane.

La chute heureusement fut adoucie par une épaisse litière de paille de maïs.

Un cri plaintif retentit à ce moment, mais ce ne fut pas Friquette qui le poussa.

Il y avait un être humain enfoui au milieu des feuilles, et ce cri lui était sans doute arraché moitié par la crainte, moitié par le choc.

À la lueur fumeuse de la torche, Friquette regarda

et aperçut un pauvre enfant d'aspect si misérable, qu'une immense pitié l'envahit soudain.

Maigre, décharné, les épaules rentrées, la poitrine bombée comme celle d'un poulet étique, avec de lamentables saillies des côtes sous sa peau rabougrie, on eût dit qu'il n'avait plus que le souffle.

Un lambeau d'étoffe sordide ceignait ses reins, et composait tout son vêtement.

La jeune fille leva ses mains entravées jusqu'à la hauteur de sa petite face chiffonnée comme celle d'un singe à l'agonie, et doucement la caressa.

« Pauvre enfant ! » murmura-t-elle, attendrie, oubliant ses propres misères à la vue de cette loque humaine.

Lui l'examinait d'abord avec défiance, de ce regard aigu d'un jeune chacal pris au repaire.

L'épiderme satiné de la jeune fille frôlait toujours sa peu raboteuse couverture de squames blanchâtres.

A ce contact, son œil bridé s'adoucissait, une larme perla lentement au bord de ses paupières sans cils, rongées par l'ophtalmie.

Sa bouche en tirelire eut une grimace attendrie et instinctivement ses lèvres se collèrent à cette main qui, non seulement ne frappait pas, mais encore caressait.

Friquette eut un bon sourire qui, d'emblée, acheva la conquête du pauvre petit monstre.

A voix basse, il baragouina quelques mots, incompréhensibles naturellement, et dans lesquels s'épanchait son âme de déshérité.

« Dieu ! s'exclama Friquette, peut-on être à la fois si laid et si gentil ! »

« Mais c'est qu'il est mignon tout plein ! »

A cette voix si douce et si harmonieuse, il eut un large sourire de magot qui lui donna la physionomie la plus cocasse et la plus incohérente.

Une idée lui vint.

Comme les liens enserrant les poignets de la jeune fille étaient à portée de sa bouche, il se mit incontinent à ronger les cordes.

Ces cordes étaient solides, mais il avait une denture de jeune loup.

En moins de cinq minutes, elles étaient coupées et Friquette avait le libre usage de ses mains.

Radiieuse, elle pensa :

« Et pas bête du tout, le gosse ! »

« C'est tout à fait trouvé. »

Sûrs de bien la tenir, les Chinois lui avaient laissé sa petite giberne et tous les objets qu'elle renfermait.

Elle prit sa trousse, en tira un bistouri, trancha les liens qui attachaient ses chevilles et, sans plus tarder, rendit le même service à son jeune libérateur.

Friquette s'étira, mais, quoique peu familiarisée avec la profession de prisonnière, ne se livra pas à des gambades éperdues.

Elle sentait qu'il fallait être prudente.

Instinctivement, l'enfant était venu se blottir près d'elle, et, tout fier de son exploit, la contemplait, extasié, de ses yeux bridés.

Il lui parlait tout bas, très vite, montrant la porte, et indiquant du doigt l'espace.

« Oui... oui... je comprends : tu veux te sauver.

« Et moi donc ! »

Peu à peu, les bruits multiples du camp s'étaient apaisés. Les Chinois, rompus par la marche et la bataille, dormaient sur place, comme des bêtes fourbues.

On entendait seulement le cri de veille des sentinelles et, de temps en temps, le pas fuitif des patrouilles qui venaient remplacer les postes.

Friquette reprit :

« Certainement, il faut partir et risquer le tout pour le tout.

« Demain, ces affreux magots me fusilleront. »

Malgré sa vaillance, elle eut un frisson en se voyant collée à un arbre avec, devant elle, une rangée de carabines braquées sur sa poitrine.

Elle se leva de dessus la litière de paille et voulut aller jusqu'à la porte demeurée grande ouverte.

Un grognement du factionnaire l'arrêta.

« Je l'avais oublié, celui-là, fit-elle inquiète.

« Comment tromper sa vigilance ?... »

L'homme, fatigué comme ses camarades, cherchait le repos et dormait littéralement debout.

Le gamin se coula sans bruit, avec l'agilité d'une couleuvre, jusqu'à l'ouverture béante, et resta longtemps allongé, couvant de l'œil le soldat.

A la fin, ce dernier s'accroupit, son fusil en travers de ses cuisses, et s'assoupit.

Le gamin revint vers la jeune fille, ferma les yeux en montrant le factionnaire, et, pour bien compléter sa mimique, fit entendre un léger ronflement.

« Compris, mon garçon ! dit Friquette.

» Dans tous les pays du monde, ça veut dire : il dort.

« Eh bien ! il s'agit maintenant de nous évader, comme doit le faire, quand il en trouve l'occasion, tout être exerçant le métier de captif. »

A son tour, elle alla jusqu'à la porte et fit mine de s'approcher du factionnaire.

Mais celui-ci, qui probablement dormait en gendarme, c'est-à-dire d'un œil, redressa la tête et, de nouveau, fit entendre son grognement.

Elle rentra prestement, comme une souris dans son trou, et murmura toute fâchée :

« Mais il est assommant, celui-là !

« Je ne peux pourtant pas l'assassiner, moi !

« Tuer quelqu'un !... pour ça, jamais... quand ma vie en dépendrait !

« ... Mon Dieu !... comment donc passer sans l'éveiller ? »

Le gamin le regardait de ses yeux obliques et attendait un signe pour agir.

Tout à coup, il se leva, grimpa au poteau et abattit la torche qui s'éteignit en tombant.

L'obscurité devint absolue dans la cabane.

« Ça, c'est une idée !... pas lumineuse, mais excellente ! »

Elle se frappa le front et continua :

« Une idée... moi aussi !

« Le factionnaire ne veut pas s'endormir... eh bien ! moi je vais lui faire faire dodo. »

Elle fouilla dans sa petite giberne, tâtonna et sentit sous ses doigts, à une place familière, un flacon.

Elle le déboucha, le flaira et dit :

« C'est bien ça. »

Alors, avec un sang-froid prodigieux, sans hésitation, elle sortit derechef de la paillote et s'approcha du soldat.

Comme la lueur de la torche n'éclairait plus l'ouverture du misérable réduit, le céleste ne vit pas Friquette s'avancer à pas de loup, le bras étendu.

Certes, malgré son intrépidité, le cœur de la jeune fille battait à rompre. Sa main tremblait bien fort, et le flacon débouché sautait au bout de ses doigts crispés.

C'est que le danger était réellement terrible et il fallait une force d'âme surprenante pour l'affronter ainsi.

Représentez-vous une jeune fille à peine âgée de dix-huit ans, la nuit, au milieu d'un camp ennemi, prisonnière d'hommes auxquels est inconnue toute pitié, condamnée à mort, et devant, selon toute probabilité, périr au lever du soleil.

Il y a, on en conviendra, dans cette situation effroyable, de quoi émouvoir le tempérament le plus vigoureusement trempé.

Au moindre mouvement, l'homme allait s'apercevoir de sa présence, constater sa tentative d'évasion,

crier, appeler aux armes, ou peut-être la massacrer séance tenante, comme il en avait sans doute reçu l'ordre.

Beaucoup, n'eussent pas eu les nerfs assez solidement aguerris pour affronter froidement ce péril immédiat et pratiquer la petite opération jugée par mademoiselle Friquette indispensable au succès de son évasion.

Le flacon exhalait une odeur particulière, suave, éthérée, bien caractéristique pour ceux qui l'ont respirée une fois : celle du chloroforme.

Pour soustraire les malheureux blessés à leurs souffrances, la jeune ambulancière possédait une certaine quantité du puissant anesthésique.

Elle avança tant qu'elle put et du bout de son bras tendit le flacon sous le nez odieusement camard du dormeur.

En homme fatigué, il respirait à pleins poumons, à pleines narines.

L'odeur capiteuse ne l'éveilla pas. Au contraire. Il eut coup sur coup trois ou quatre inspirations prolongées qui remplirent d'aise Friquette.

Elle s'approcha davantage, et hardiment lui colla le flacon sous le nez.

Puis elle murmura, en riant, avec cette pointe de goguenardise qui jamais ne l'abandonnait :

« Faisons-lui bonne mesure, à c't'homme ! »

Et elle continua sa petite manœuvre jusqu'à ce que le magot dormit comme un pieu.

Cela, d'ailleurs, ne fut pas long.

Bientôt des ronflements aussi intenses que ceux d'un soufflet de forge s'échappèrent de l'orifice camard.

Le Chinois s'affaissa de plus en plus et finit par demeurer tassé en boule, inerte comme un cadavre.

Friquette alors reboucha le flacon, l'insinua derechef, avec précaution, dans la sacoche et ajouta :

« Quelle musique !... »

« Un vrai nez en trompette... c'est bien le cas ou jamais de le dire. »

Elle rentra dans la paillote et trouva l'enfant debout.

Très faible, mais résolu, le pauvre petit lui sourit, prêt à la suivre.

Elle lui tendit la main, il y laissa tomber sa petite patte noirâtre et griffue de singe et emboîta le pas.

La nuit était sombre, mais quelques étoiles un peu embuées de vapeur scintillaient vaguement au ciel.

Tant bien que mal, Friquette s'orienta et se dirigea vers le Sud, où devait se trouver l'armée japonaise.

Elle marchait lentement, avec précaution, à travers cette énorme agglomération d'hommes étalés de ci, de là, sans ordre, harassés, comme s'ils eussent été en léthargie.

Chose assez singulière et pourtant bien réelle, de deux armées en présence, pendant la nuit, après une rude bataille, celle qui se gardera le mieux est toujours l'armée victorieuse.

Chez les vainqueurs, la vigilance est extrême. Les postes sont en éveil, les sentinelles redoublent d'attention, chacun s'arrange de façon à être prêt au premier signal.

Chez les vaincus, au contraire, tout marche à la diable. L'inquiétude, loin d'exalter l'instinct de conservation, semble l'annihiler. La fatigue réagit, écrasante, et anéantit toute volonté. La défaite produit invariablement un vrai sommeil de brute contre lequel il est à peu près impossible de réagir. On dort dans l'eau, dans la neige, dans la boue !

Friquette et son petit compagnon bénéficiaient de cette démoralisation et avançaient toujours, se tenant par la main, fraternellement, opprimés, le cœur battant, intrépides quand même et jouant leur va-tout.

Friquette espérait sortir de ce mauvais pas, et déjà un commencement de réussite couronnait cette entreprise audacieuse.

Malheureusement, elle et l'enfant, après maint détour, s'en vinrent tomber près d'un groupe de soldats occupés à cuire leur maigre ration de riz.

Tous deux furent aperçus et reconnus à la lueur du petit brasier sur lequel bouillottait la marmite.

Les soldats se levèrent et leur crièrent d'arrêter.

Friquette étreignit de plus belle la main de son petit compagnon et s'enfuit à toutes jambes.

Les Chinois sautèrent sur les fusils disposés en faisceaux et les armèrent précipitamment.

Les deux fugitifs détalèrent toujours.

Une dizaine de coups de feu éclatèrent simultanément, rayant de lueurs pourprées les ténèbres.

Les balles sifflèrent de tous côtés, coupant les branches, trouant les troncs, hachant les tiges.

Le gamin, très faible, peut-être blessé, ne pouvait plus suivre.

Friquette le trainait à travers les graminées, les racines, les pierres, ne voulant pas l'abandonner, s'acharnant à son salut au péril de sa propre vie.

De toutes parts, les cris retentissaient, ponctués de détonations.

L'alerte gagnait, la poursuite était commencée.

Pas un moment, Friquette n'eut l'idée d'abandonner le petit et de s'enfuir seule, ainsi qu'elle en avait la possibilité.

Comme il retardait sa course, elle s'arrêta un moment, le saisit entre ses bras, et, avec une force doublée par la terreur et le dévouement, l'emporta inanimé.

Les cris, les coups de feu se rapprochaient.

C'était miracle, en vérité, que les balles n'eussent pas atteint le groupe angoissé.

La jeune fille débouchait, hors d'haleine, au bord d'une clairière.

Elle allait pouvoir la franchir en quelques bonds rapides et se jeter dans les taillis dont la masse noire lui apparaissait, à cent mètres.

Une large rivière, aux eaux sombres, lui barrait le chemin !

« Plutôt mourir que d'être reprise ! » cria-t-elle,

les dents serrées, haletante, furieuse aussi contre cet acharnement des hommes et des choses.

Elle serra plus étroitement le petit entre ses bras et, résolument, se précipita dans les flots.

V

Mens sana in corpore sano. — Un peu de natation. — Sauvés. — Seuls. — Falliquette. — Li et Lili. — Friquette heureuse d'avoir ce qu'elle a cherché. — Erreurs et préjugés gastronomiques. — Li déjeune et Friquette a faim. — Petit crocodile à la coque.

Certes, notre système actuel d'éducation est loin de réaliser l'idéal de la perfection. Mais il a été l'objet de réformes heureuses qui ont singulièrement amélioré la vieille et erronée formule d'antan.

La préoccupation de nos modernes pédagogues n'a plus été uniquement de bourrer jusqu'à l'indigestion le cerveau de nos écoliers. On a senti la nécessité de ne pas négliger comme autrefois le corps au profit exclusif de l'esprit et de donner une large place à l'éducation dite physique.

Jeux en plein air, marche, course, escrime, natation, gymnastique, on a tout mis en œuvre pour fortifier les organismes, et leur donner cette robustesse éminemment favorable au développement et à l'équilibre des facultés mentales.

Mens sana in corpore sano.

Bref, on a voulu que, par l'éducation physique, des corps sains et vigoureux servissent d'enveloppe à des âmes vaillantes et bien pondérées.

A-t-on réussi ?

Nos descendants le sauront après plusieurs générations ainsi entraînées sans relâche.

Il y a déjà des résultats partiels encourageants.

Notamment parmi les jeunes filles qui, sans rien perdre des grâces naturelles de leur sexe et de leur âge, ne sont plus étrangères à la pratique des sports.

Telle mademoiselle Friquette, à laquelle cette éducation en partie double du lycée de la rue Sévigné avait merveilleusement profité.

En conséquence, elle n'avait point hésité, de prime abord, à détalier comme un chevreuil devant les Chinois, puis à se jeter dans la rivière dont les eaux clapotaient lugubrement, dans la nuit.

Certes, il fallait une singulière audace pour exécuter, avec un enfant de huit ans sur les bras, un tel plongeon.

Mais, on l'a vu, la jeune fille était la résolution même. Sans cela, elle n'eût pas été Friquette.

Tout d'abord elle descendit comme un plomb au fond de la rivière, et fit cette remarque :

« Tiens ! c'est profond. »

Saisi par le froid, le gamin naturellement se cramponna et réussit à paralyser ses mouvements.

Elle venait de remonter à la surface de l'eau, quand les Chinois, apercevant des ronds concentriques au

milieu desquels se débattait le groupe, firent feu.

Les balles arrivèrent en grêle de tous les côtés, avec des plouf ! sinistres, qui la firent trembler.

Ce qui pouvait la perdre la sauva.

L'étreinte du gamin se resserra, convulsive et désespérée.

La jeune fille coula pour la deuxième fois, une seconde avant cette salve meurtrière.

Les Chinois la crurent morte et retournèrent manger leur riz.

En vraie Parisienne familière avec la natation, elle ne perdit pas son sang-froid.

Elle saisit la tête du petit, la serra vigoureusement sous son bras gauche, et de sa droite, enfin devenue libre, se mit à nager.

Le gamin gigota, but coup sur coup deux ou trois gorgées, puis resta immobile, à demi suffoqué.

Friquette n'en demandait pas plus.

Elle fit ainsi une quinzaine de brasses, tirant sa coupe avec une vigueur et une adresse infinies, malgré ses jupes, malgré le poids du petit Coréen.

L'éducation physique, voyez-vous, il n'y a que ça !

Cependant elle se mettait à souffler, ce qui est toujours un mauvais signe chez un nageur.

« Je commence... à trouver... le temps long !... fit-elle, sentant peu à peu la fatigue l'envahir.

« Allons !... Friquette !... ma fille... du nerf !

« Il ne faut pas laisser ici... tes os... Qu'est-ce qu'on dirait de ça... au faubourg ! »

Sa respiration s'embarrassait de plus en plus et l'enfant lui pesait comme un lingot de fonte.

Elle but une première gorgée... puis s'enfonça.

Une vingtaine de secondes encore elle se soutint sur l'eau, tant bien que mal, plutôt mal que bien.

Elle but une seconde gorgée...

« Gare à la troisième ! » dit-elle en crachant cette eau fadasse et nauséuse, à l'écœurante odeur de vase.

Elle allait s'enfoncer de nouveau, quand son pied rencontra le fond.

Un fond de grève, solide, résistant.

Puis elle apercevait une ligne plus noire, là tout près... la berge.

Cela lui redonna de la vigueur, car son intrépidité n'avait pas fléchi.

Elle fit quelques pas en chancelant, saisit une poignée d'herbe, s'arc-bouta, sortit de l'eau toute ruisssante, et, n'en pouvant plus, se laissa tomber tenant, toujours serré sous son bras gauche, l'enfant qui ne donnait plus signe de vie.

Elle resta inerte, en quelque sorte assommée, pendant cinq longues minutes, et s'éveilla, comme d'un cauchemar, transie jusqu'aux moelles, claquant des dents.

Le petit Coréen, sans trop de façons, reprenait connaissance, habitué, sans doute, comme tous les Orientaux, à des immersions fréquentes et prolongées.

Le voyant en si bonne voie, Friquette conclut gravement :

« Plus de peur que de mal... ça va bien !

« Mais quel froid ! c'est à en attraper un bon rhume de cerveau.

— Atchi !... atchi !... atchi !... fit le gamin en éternuant à se faire éclater la cervelle.

— Déjà !... »

Puis elle ajouta :

« A propos, m'sieu l'enfant, vous savez, nous sommes sauvés. »

Il baragouina, en forme de réponse, une phrase inintelligible, naturellement, et, tout fléchissant sur ses pauvres petites jambes, s'approcha de la jeune fille, en tirillant sa jupe trempée, comme pour lui dire :

« Allons-nous-en !

— Je ne demande pas mieux... mais, où ?

« Voyons, toi qui es du pays, montre le chemin. »

Mais c'est en vain qu'elle appelait à son aide toute sa vaillance.

Son rire sonnait faux, entrecoupé par des claquements de dents rappelant un solo de castagnettes.

L'enfant la tirillait toujours.

« Eh bien ! soit, marchons... du moins, ça nous réchauffera. »

Ils s'avancèrent ainsi, au hasard, butant à chaque pas, se cognant à des troncs morts, s'empêtrant dans des racines, craignant à tout moment de disparaître dans des fondrières.

Par bonheur, ils ne rencontrèrent aucun ennemi. L'arrière-garde avait certainement passé la rivière

qui, jusqu'au lendemain, assurait la ligne de retraite de l'armée chinoise.

Bientôt le tourment de la faim vint s'ajouter aux souffrances du froid et à l'écrasante fatigue.

Le petit, soumis sans doute à un jeûne prolongé, défaillait littéralement.

L'estomac de Friquette criait lui aussi famine, car elle n'avait rien pris depuis le repas sommaire absorbé en hâte avant la bataille.

Ils errèrent ainsi pendant de longues heures, n'en pouvant plus, n'osant même pas s'asseoir dans la crainte qu'il leur fût impossible de se relever.

Enfin, le jour parut.

Friquette, s'imaginant avoir fait beaucoup de chemin, s'aperçut avec stupeur qu'elle avait toujours tourné en demi-cercle.

La rivière se trouvait là ! mais tout près... à moins de cinq cents mètres.

Malgré la gravité de la situation, un bruyant éclat de rire lui échappa.

« Tout à fait comme dans les livres où j'ai puisé mes premières inspirations de coureuse d'aventures.

« On s'égare... la nuit... dans la brume... on tourne sur sa gauche...

« C'est classique ! j'aurais dû me souvenir de ça... »

Le gamin, lui aussi, rit de confiance en voyant rire sa nouvelle amie, ce qui amena sur sa face recuite et falote la plus réjouissante grimace.

Pour la seconde fois, Friquette le trouva plus laid

que nature et l'en aima davantage, en raison des services qu'ils s'étaient mutuellement rendus.

Une idée lui vint au moment où un superbe soleil commençait à dorer les cimes vert tendre des bambous.

« Voyons, comment t'appelles-tu ? »

Lui, naturellement, ne comprenait pas, et s'essayait gravement à répéter, à la chinoise, les mots prononcés par Friquette.

« Non!... c'est pas ça!... »

« Je ne te donne pas une leçon de français... »

— ...Fallançais... continua imperturbablement le moutard.

— Ma parole! il est à encadrer! »

Alors, ne réussissant pas à lui faire entendre ce qu'elle désirait, elle reprit, avec une mimique plus accentuée, en se désignant elle-même du bout de son index tourné vers sa propre poitrine :

« Friquette... »

Elle recommença coup sur coup plusieurs fois, en répétant : Friquette, de façon à lui indiquer bien clairement que ce mot s'appliquait bien à elle.

Alors, il sourit de nouveau et répéta :

« Falliquette!... »

— Non!... non!... pas Falliquette!...

« Friquette!... Friquette!... »

— Falliquette!

— Assez!... assez!... tu m'écorches vive, ce qui est une aggravation de peine en pareil moment et en pareil lieu.

« Il paraît, messieurs de la Chine, que vous avez une drôle de façon de prononcer les R. »

Elle recommença, par gestes, sa question au gamin.

Très intelligent, il avait déjà compris, et sa face de gnome s'éclaira soudain.

Du bout de son index noirâtre et racorni comme un cigare d'un sou, il désigna son estomac de poulet par petites secousses répétées, comme pour bien dire :

« C'est moi!... »

Friquette alors fit une interrogation de la tête.

Il répondit .

« Li ! »

— Ah ! tu t'appelles : Li!...

« C'est très bien et tu aurais dû me dire ça plus tôt... car au lieu de te donner mon surnom de Friquette à écorcher, je t'eusse appris mon vrai nom qui est Lili!.. »

Lui, se mit à rire de plus belle et reprit :

« Falliquette!... Lili!... »

— Mais il est mignon tout plein, cet amour de singe!

« Nous allons finir par pouvoir soutenir une conversation. »

« C'est égal, voici tout de même une coïncidence étonnante : Li et Lili! »

Depuis un moment, le jeune Li semblait préoccupé.

Il foulait, ainsi que sa compagne, un sable d'allu-

vion très fin, s'étendant jusqu'à la rivière. Sur ce sable, d'où émergeaient çà et là quelques maigres îlots de terre végétale piqués de bambous, il remarquait d'énormes traces griffues et palmées du plus étrange aspect.

Friquette regarda et dit :

« Vilaine empreinte ! à quelle bête monstrueuse et difforme ça peut-il appartenir ? »

« Profitons de l'occasion pour commencer notre éducation sauvage. »

Quelques protubérances, qui n'étaient pas sans analogie avec des taupinières, bossuaient par endroits le sable.

Li s'approcha, se mit à genoux, et des deux mains gratta, très vite.

« Que va-t-il faire ? » se demanda Friquette.

« Il ressemble ainsi à un lapin de carton qui bat le tambour. »

N'eût été la faim qui la tourmentait, la jeune fille aurait oublié déjà tout le reste : son tête-à-tête avec le tigre, sa captivité, son évasion et cette immersion, que ses vêtements encore tout humides lui devaient pourtant rappeler.

Mais le soleil chauffait déjà, les oiseaux chantaient, les insectes bourdonnaient, les fleurs s'épanouissaient, et Friquette se grisait à l'aspect de ce tableau enchanteur.

De fait, elle était ravie.

Se trouvant ainsi, de but en blanc, sans la moindre transition, en pleine aventure, ballottée par les élé-

ments comme par les flots une épave, ne sachant si elle mangerait, si elle serait secourue, si elle vivrait, elle était dans son élément, elle évoluait dans ce rêve conçu là-bas, au faubourg, et caressé pendant de si longues années.

Et elle résumait cette situation que tant d'autres eussent trouvée affreuse, par ces mots indiquant si bien son état d'âme :

« Mon Dieu ! que tout cela est donc amusant ! »

Li avait terminé sa fouille et ses ergots avaient mis à découvert des œufs énormes, aussi gros que les deux poings.

Il en prit un, le toqua des bouts contre une pierre de façon à faire éclater l'enveloppe calcaire.

Il colla ensuite ses lèvres à un des deux trous produits par le choc, aspira fortement et avala par petites gorgées sensuelles.

« C'est le moyen classique de gober des œufs crus, dit Friquette.

« Mais ces œufs-là sont-ils bien frais ? »

« Je n'ai guère confiance ! »

Li, ayant ainsi procédé pour indiquer la manœuvre à son amie, prit un second œuf et le lui offrit d'un air engageant, après l'avoir cogné comme le premier.

Friquette le saisit, le flaira, et sentant une affreuse odeur d'hydrogène sulfuré, le laissa tomber en criant :

« Il est couvé !... le petit est près d'éclore... »

« Pouah ! l'horreur ! »

Le choc ouvrit la coquille, et la jeune fille, écœurée,

aperçut... un petit crocodile parfaitement organisé qui remuait...

Li, ne comprenant rien à ce dégoût, saisit l'embryon, ouvrit la bouche et, avec une indicible expression de ravissement, l'avalala comme une crevette.

Vous savez bien, ces grosses crevettes rouges dénommées : bouquet.

Il fit clapper sa langue, et, sans désespérer, commença la dégustation d'un autre œuf.

Friquette le regardait faire avec une sorte d'admiration goguenarde et songeait :

« Ces Orientaux ont en vérité des habitudes gastronomiques surprenantes !

« Nids d'hirondelles, ailerons de requins, larves de papillons, chiens rôtis, œufs pourris !... etc...

« J'aime mieux notre cuisine... »

Et mademoiselle Friquette ne s'imaginait pas qu'un Chinois eût pu lui renvoyer l'argument par la réflexion suivante :

« Et vous, barbares, ne mangez-vous pas du gibier corrompu ?

« Ne faites-vous pas vos délices de lait pourri ?

« D'un beau fromage à la crème, bien frais et bien blanc, à un morceau de roquefort ou de livarot qui littéralement empoisonne, la différence est-elle plus grande que celle qui sépare un œuf à la coque, fraîchement pondu, d'un œuf tout à fait couvé.

« Fermentation pour fermentation, laquelle est la plus écœurante ? »

Mais mademoiselle Friquette avait encore des pré-

jugés, et Li ne savait pas assez de français pour lui renvoyer un argument sans réplique.

Bien que Li prêchât d'exemple avec une conviction qui faisait le plus grand honneur à la solidité de son estomac, Friquette ne jugea pas à propos de l'imiter.

Elle déjeuna par cœur, pendant que le gnome, bien repu, se pourléchait et frottait sa bedaine de potiche avec une jubilation profonde.

Friquette prit son carnet, et sur ses pages humides écrivit ces lignes résumant si bien la situation :

« Mon nouvel ami s'appelle Li. Il déjeune d'un petit crocodile à la coque ; moi je me serre le ventre.

« Qu'allons-nous devenir ? »

Un événement bizarre, inattendu, et pour tout dire incohérent, allait, sans retard, le lui apprendre.

VI

Poussin du crocodile. — Le lorgnon de mademoiselle Friquette. — Du feu ! — Déjeunera pas ! — Une apparition. — Table renversée. — Le monstre. — Fuite éperdue. — Sur un arbre. — Assiégés. — Le sampan. — Li est « une des grosses légumes » de l'endroit.

La rivière formait, en ce lieu, un coude assez prononcé ; disposition qui, pendant les inondations, favorisait le dépôt des sables alluvionnaires.

Il y avait donc une plaine assez vaste de sable blanc et très fin qui s'étendait jusqu'au bord de l'eau.

Li, bien repu, n'avait point vu, sans une vive contrariété, son amie refuser le mets peu délicat, mais substantiel, dont il s'était gavé.

Dans son bon petit cœur, il sentait, avec peine, que Lili-Falliquette avait faim, et il s'évertuait pour lui trouver à manger.

Ses yeux noirs, luisants comme des clous d'acier bruni, furetaient de tous côtés, inventoriant, avec une attention scrupuleuse, la plaine de sable.

Tout à coup, il poussa un cri de joie et fit une cabriole.

Puis, avec une agilité qu'on n'eût pas soupçonnée à son corps difforme et bedonnant, mal d'aplomb sur des jambes grêles, en trombone, il se mit à courir, comme si le feu eût pris au bas du haillon qui ceignait ses reins.

Friquette, émerveillée, le regardait opérer, se demandant curieusement :

« Que va-t-il faire ? »

On sait que les crocodiles, comme tous les lézards, grands et petits, sont ovipares.

On connaît également le procédé très simple d'incubation, par lequel s'opère la reproduction de l'espèce.

Au moment de la ponte, la femelle creuse dans le sable un ou plusieurs trous peu profonds et y dépose ses œufs au nombre de vingt-cinq à trente.

Elle recouvre les excavations avec du sable et abandonne au soleil le soin de sa progéniture à venir.

La chaleur et les parcelles de sable entassées font l'office de couveuses mécaniques et les petits éclosent ainsi après une incubation d'environ vingt jours, prétendent certains naturalistes, de quarante prétendent les autres (1).

(1) Ils doivent avoir également raison, et cette différence peut s'expliquer par la température ambiante. Dans les pays équatoriaux, l'incubation devra être plus courte que dans les pays moins chauds, et réciproquement, en raison de cette différence de température.

La manœuvre exécutée par Li servit de réponse à la question formulée par Friquette.

Le rusé gamin recherchait tous ces « tumuli » formés par les amas d'œufs, et s'arrêtait de préférence à ceux qui lui paraissaient les plus anciens.

Devant l'un d'eux, il s'arrêta, les jambes écartées, les mains à plat sur les genoux, l'air méditatif.

Le sable remuait doucement, comme si la couche superposée eût recouvert des bestioles vivantes.

Bientôt il en sortit une sorte de lézard, à grosse tête, long d'environ quinze centimètres, encore un peu alourdi, et qui, après avoir un moment remué tête, queue et pattes, se mit à courir agilement dans la direction de la rivière.

Avec la dextérité d'un singe croquant des abeilles, Li le cueillit pour ainsi dire au vol et le déposa le ventre en l'air sur le sol.

Position particulièrement inconmode pour cette espèce de sauriens, puisqu'ils ne peuvent absolument pas la quitter sans un secours étranger.

« Mais, c'est un petit crocodile ! s'écria Friquette.

« Il y en a là une nichée en train d'éclore. »

Effectivement, un second sortit et fut de même saisi, puis immobilisé par le gamin, très fier de montrer toute son habileté à sa jeune amie.

Un troisième puis un quatrième eurent le même sort. Puis enfin, toute une série.

« Ah ça ! voyons, reprit Friquette, plus intriguée

que jamais, c'est pourtant pas que tu voudrais me faire manger ce tas de lézards.

« Non ! tu sais, avant même d'y mettre la dent, eh bien ! « j'en ai soupé ! »

Li riait toujours de son large rire d'idole boudhique, à l'aspect de cette collection de queues et de pattes agitées furieusement.

Voyant que cela ne pouvait tenter son amie, il courut vers un bouquet de bambous, ramassa un fagot de brindilles sèches, les apporta, les mit en tas et, désignant par gestes les crocodiles et les branchages, semblait dire :

« Voici de la viande, voici du bois ; allume ce bois, fais cuire cette viande et mange !

« Allons, dépêche-toi, ça me fait de la peine de te savoir à jeun. »

Au fond, mademoiselle Friquette se sentait un peu ébranlée. Soit fringale, soit curiosité, son dégoût diminuait.

« Et puis, songeait-elle, des crocodiles de lait, voilà qui ne serait pas banal !

« Le grand Friquet lui-même, Friquet, mon illustre maître, n'en a pas mangé.

« Oui, mais du feu !... comment faire du feu ? »

Mademoiselle Friquette songea bien tout d'abord qu'elle possédait de l'amadou ; toute ambulancière devant être pourvue de cet excellent hémostatique.

Mais elle n'avait ni silex, ni briquet ou autre instrument d'acier. Non, rien, pas même une loupe.

« C'est dommage, en vérité, se dit-elle pensive.

« J'eusse été heureuse de surmonter cette difficulté. »

Elle réfléchissait toujours et cherchait laborieusement un moyen.

« Mais j'y pense... mon lorgnon ! »

Comme la plupart de ceux qui ont immodérément lu et travaillé, mademoiselle Friquette avait la vue faible et se servait pour lire d'un binocle.

L'appareil se trouvait en permanence dans une pochette de son corsage et ne la quittait pas.

Elle le prit dans son étui et, le laissant avec les deux verres superposés, le présenta perpendiculairement au soleil.

De l'autre main, elle tendait son morceau d'amadou, le rapprochait, l'éloignait, pour arriver à trouver exactement la distance focale.

Ma foi ! le cœur lui battait bien fort, en exécutant cette petite expérience de physique amusante dont la réussite pouvait, à l'occasion, avoir pour elle de grosses conséquences.

Son œil ébloui ne quittait pas le petit cercle lumineux qui se découpait comme un point de feu sur le brun clair de l'amadou.

Peu à peu, la place s'échauffa. Il y eut une légère fumée s'accompagnant d'une vague odeur de roussi. Puis l'odeur et la fumée augmentèrent d'intensité.

L'amadou brûlait.

« Victoire ! s'écria Friquette, j'ai du feu... Victoire ! »

Et Li, en proie à un étonnement qui de près confi-

nait à l'ahurissement, criait de son côté, ravi par influence :

« Vouictoile !... vouictoile !... »

Friquette jeta le morceau d'amadou sur les brindilles et souffla.

Naturellement les brindilles prirent aussitôt feu, et une belle flamme s'échevela joyeusement dans les airs.

Sans s'arrêter plus longtemps à l'étrangeté de ce phénomène qui déroutait ses conceptions coréennes à l'endroit du feu, Li saisit les jeunes crocodiles et, sans plus de façon, en lança dans le brasier une bonne demi-douzaine.

Ils gigotèrent éperdument, puis se gonflèrent, écartèrent leurs pattes, restèrent immobiles et se mirent à pétiller.

Ce fut l'affaire d'un moment.

La cuisson commençait, et une bonne odeur de grillade se répandait dans l'atmosphère.

« Après tout, dit Friquette, ça ne doit pas être plus mauvais qu'autre chose.

« Ces petites bêtes à peine organisées ont encore les os à l'état cartilagineux... ça doit s'éplucher comme une banane, et se manger d'un seul morceau... »

« Friquet n'a-t-il pas trouvé excellentes de petites tortues ainsi préparées, et n'a-t-il pas tout dévoré jusqu'à la coquille.

« Essayons ! »

Du bout des doigts elle saisit un petit crocodile

tout recroquevillé par la cuisson et semblable à ces hippocampes desséchés que l'on aperçoit dans les vitrines des naturalistes.

En vérité elle allait faire contre fortune bon cœur et tenter d'absorber cette étrange victuaille de rencontre.

Un cri d'épouvante, échappé à Li, la fit sursauter.

Elle se leva, laissa tomber la première bouchée, vit le gamin s'enfuir affolé en lui faisant signe de le suivre.

Machinalement elle tourna la tête pour savoir ce qui motivait cet émoi et, à son tour, poussa une exclamation de terreur.

En même temps, une écœurante odeur de muse se répandait dans l'atmosphère, et une sorte de beuglement retentissait, là, tout près, à deux mètres derrière elle.

Un crocodile énorme, encore tout ruisselant d'eau, s'était trainé jusque-là, cauteleusement, les pattes écartées, l'œil ardent de convoitise, et maintenant, la gueule ouverte, béante, menaçait de happer l'enfant ou la jeune fille.

Li l'avait aperçu le premier et s'était enfui en appelant son amie.

Instinctivement Friquette se sentit perdue.

Elle n'avait plus le temps de gagner au large, tant le monstre s'était rapproché. Avant d'avoir fait dix pas, elle allait être saisie par ces dents immenses, déchiquetée, puis broyée en un clin d'œil.

Voyant ce péril mortel, le gamin s'était rapproché

en poussant des cris aigus qui ne firent qu'exciter encore la fureur du saurien.

Il pouvait bien avoir six mètres de long. La gueule, aux membranes violettes, injectées, ne mesurant pas moins d'un mètre, s'ouvrait et se refermait avec des claquements de cisaille, et sa queue rugueuse, imbriquée d'écaillés cornées, semblables à des écorces, battait l'air avec rage.

Un seul coup aurait suffi pour tuer raide l'homme le plus vigoureux !

Très pâle, mais résolue, Friquette ne perdit pas courage.

Avisant le foyer où flambaient les tiges sèches de bambou, elle saisit les plus longues par l'extrémité, les réunit en faisceau comme une torche incandescente, et, intrépidement, les fourra jusqu'au fond de la gueule béante.

Les mâchoires se rapprochèrent avec un bruit de couvercle de malle.

Il y eut un pétilllement de chair grillée, accompagné d'un mugissement.

Le monstre échaudé, asphyxié, recula en exécutant une cabriole désordonnée, pendant que ses griffes enserraient son museau, le grattaient, le tenaillaient pour en arracher les tiges en feu.

Ma foi ! la jeune fille n'en demanda pas davantage.

Soustraite au premier péril par cette manœuvre audacieuse et originale, elle détalait à toutes jambes, suivie du gamin qui, maintenant, riait à se tordre de la bonne farce.

« Oui, tu peux rire, lui dit-elle d'un air comiquement indigné.

« Il est joli, ton pays !... une vraie ménagerie... »

Revenu de son épouvante, et surtout sa douleur calmée, le crocodile accourait de nouveau, exhalant à travers ses mâchoires et ses naseaux des flots de vapeur, comme un fumeur qui expulse par bouffées la fumée d'une cigarette.

Li avait entraîné sa compagne vers la rivière. Ce n'était pas sans raison, comme on va le voir, bien qu'à première vue cette direction semblât imprudente à Friquette.

La jeune fille, en effet, craignait que le monstre ne leur coupât la retraite du côté de la plaine.

C'est ce qui arriva bientôt.

Mais Li avait certainement son plan.

Sur la berge, s'élevaient de grands arbres touffus, pourvus de basses branches jusqu'à un mètre du sol.

Voyant accourir le saurien, Li saisit une branche et se hissa en deux temps avec l'agilité d'un singe.

Naturellement Friquette l'imita et grimpa derrière lui avec la plus grande facilité.

Maintenant, elle riait franchement, sachant que le crocodile n'était plus à craindre.

« Allons ! de plus fort en plus fort !... »

« Nous voici comme au Jardin des Plantes..., avec les ours dans leur fosse.

« Martin..., monte à l'arbre !... »

« Mais, les ours, c'est nous ; et les animaux féroces sont en liberté. »

Le crocodile était maintenant au pied de l'arbre et en faisait le tour d'un air absolument interloqué.

Il ouvrait et refermait ses gros yeux de bœuf, fouettait l'air de sa queue, faisait claquer ses mâchoires, bref, semblait d'une humeur massacrante.

Voyant Li et Friquette installés commodément sur une maîtresse branche et les sachant inaccessibles, il s'allonga sur le sol, au bas du tronc, et patiemment se mit à monter la garde.

« Mais nous voici assiégés ! observa non sans raison Friquette.

« Voyons, à la fin, qu'allons-nous devenir ? »

« A-t-on idée d'une pareille ténacité alliée à un si mauvais caractère ? »

« Je croyais que les crocodiles n'attaquaient pas l'homme... »

« Il est vrai que je suis une faible femme et que Li n'est qu'un homme en herbe. »

Certes, en temps ordinaire, les grands sauriens n'attaquent, pour ainsi dire, jamais.

Cependant, au temps de la ponte, la femelle ne se désintéresse pas, comme on pourrait le croire, du soin de sa couvée. Elle surveille, et très attentivement, les œufs d'abord, puis les petits, aussitôt leur éclosion, pour les soustraire, dès le premier moment, aux nombreux ennemis qui font aux œufs et aux jeunes une guerre acharnée.

Elle est même en général très bonne mère.

De là cette attaque furieuse motivée par la façon...

gastronomique dont Li et Friquette avaient traité la progéniture d'une de ces mamans-crocodiles.

Cependant, le siège trainait en longueur, et Friquette ne voyait pas sans une cruelle appréhension arriver le moment où il faudrait opérer, coûte que coûte, une sortie.

Li semblait pleinement rassuré. Il digérait béatement sa demi-douzaine d'œufs couvés et conservait son impassibilité d'idole bouddhique.

Après deux heures d'une attente qui parut un siècle à la jeune fille, il tressaillit et prêta l'oreille à un bruit venu de la rivière.

Puis, sa bouche en tirelire s'ouvrit d'une oreille à l'autre, sabrée par un de ces vastes rires indiquant le comble de la béatitude.

Une de ces grandes barques à toiture, nommées là-bas sampans, descendait le courant et apparaissait au tournant.

Des familles entières naissent, vivent et meurent sur ces maisons flottantes, en compagnie d'une basse-cour complète.

Li poussa un coup de sifflet strident, et, en homme habitué à commander, héla l'équipage d'une voix de fausset impérieuse.

Docilement, les gens se mirent à ramer et approchèrent l'embarcation de l'arbre où se tenaient la jeune fille et le gamin.

Le crocodile se mit à ronchonner, puis à tourner rageusement autour du tronc.

Friquette se demandait comment s'opérerait l'em-

barquement sur ce bateau qui arrivait si bien à point.

Li prêcha d'exemple. Il se coula sur une branche surplombant la rivière et touchant la toiture du sampan.

C'était on ne peut plus simple.

Friquette l'imita et prit pied sur ce toit solide et résistant, juste au moment où des mains amies et plus encore respectueuses aidaient le jeune Li à descendre.

C'était plus que du respect, c'était une sorte d'adoration, du fétichisme.

Les hommes, les femmes s'agenouillaient, baissaient ses mains, ses bras, ses pieds!... témoignant tous d'une vénération singulière.

Li se laissait faire comme s'il eût exercé toute sa vie le métier d'idole, et de sa voix fêlée, donnait des ordres qu'on exécutait avec une prestesse inouïe.

Ces ordres concernaient son amie, que le brave petit homme n'oubliait pas.

En un clin d'œil, des provisions, apportées de tous les coins du bateau, s'entassaient avec une surabondance insensée autour de la jeune fille.

Il y avait là de quoi nourrir vingt personnes pendant huit jours.

Et mademoiselle Friquette, n'en étant plus à compter ses étonnements, faisait honneur, avec son bel appétit, à ce pantagruélisme oriental improvisé par le gamin coréen.

Alors, la bouche pleine, l'œil joyeux, elle résuma

d'un mot la situation par une de ces saillies qui lui étaient si familières.

« Il paraît, monsieur Li, que vous êtes « une des grosses légumes » du pays.

« Mes compliments ! »

VII

En route. — Li adoré. — Les deux races coréennes. — Habitants. — Impressions. — Mandarin à bouton bleu. — En palanquin. — Le plus incommode de tous les véhicules. — Course dans une boîte. — A Séoul. — Le Palais. — Fils de roi.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

Mademoiselle Friquette fut, du moins pendant un certain temps, comme les peuples heureux, en ce sens qu'elle n'eut plus d'histoire.

Toutes proportions gardées, elle mena, depuis le jour de son embarquement sur le bateau coréen, l'existence tranquille de nos mariniers qui, dans leur péniche, se laissent doucement couler au fil de l'eau.

Mais, pour une observatrice comme elle, quelle étude intéressante et substantielle que celle de ces braves gens qui l'avaient recueillie, avec son drôlatique petit ami, le jeune Li !

Ce sampan renfermait tout un monde plein de couleur locale et d'une étrangeté saisissante.

Bêtes, gens, vêtements, coutumes, alimentation, rien ne ressemblait à ce qu'avait vu jusqu'alors Friquette et devenait pour elle un objet de curiosité.

Il fallait la voir fureter partout de son regard aigu, puis ouvrir son carnet pour crayonner lestement quelque remarque concise, et généralement d'une précision et d'un pittoresque pleins de saveur.

Ce sont ces notes prises de tous côtés et toujours sur le vif, qui lui permirent d'écrire ces articles de journaux enlevés avec tant de verve, d'entrain, de vigueur et dont le succès fut si remarquable.

Voici quelques-unes de ces remarques relatives à la traversée en sampan.

« ... Li, vêtu jusqu'à présent uniquement de sa peau et d'une bande en cotonnade, vient de recevoir un habillement complet. C'est une longue robe en fil blanc très simple et très propre. Ça ne l'embellit pas, mais ça lui donne l'air plus comme il faut.

« Tout le monde l'adore. Ce fétichisme m'intrigue et je me demande qui peut bien être Li.

« Il y a ici quatre hommes, quatre femmes et quinze ou vingt enfants..., je ne sais pas au juste.

« Côté des messieurs : une chose frappante à première vue, C'est la différence absolue et vraiment extraordinaire des types.

« Deux ont dans la physionomie et dans l'ensemble des traits tous les caractères, si disgracieux pour nous, de la race mongole.

« Nez court, aplati à la racine, aux narines étalées; yeux obliques et bridés; pommettes saillantes; bou-

che immense, lèvres grosses, peau jaune, barbe claire, en brins de balai.

« Bref! des Chinois complets.

« Les autres ont absolument l'air d'Européens, tant par la forme du visage que par la nuance de l'épiderme. Ils portent en outre de longues barbes épaisses qui, avec cette peau blanche, ce nez droit, ces yeux disposés comme les nôtres, feraient croire qu'il y a ici deux races d'habitants.

« Je ne vois à cela aucun inconvénient et je constate le fait en narratrice fidèle.

« Côté des dames : Pas jolies, jolies, ces dame coréennes. L'air craintif avec un je ne sais quoi de fatigué, d'abruti par des travaux excessifs et prématurés.

« Toutes celles qui sont ici offrent le type chinois pur et je ne remarque pas cette différence qui, chez les hommes, est si frappante.

« Elle doit exister cependant.

« Après tant d'émouvantes péripéties, cette navigation fluviale est charmante.

« Malheureusement le sampan cette arche coréenne, est bien encombré.

On y est pas mal à l'étroit, et les animaux y sont d'une familiarité quelque peu déplacée.

On me témoigne les plus grands égards et chacun s'ingénie à me faire plaisir.

« Le croirait-on, ces égards s'adressent autant et, peut-être, plus à la lettrée, à la savante..., qu'à la femme elle-même.

« Ces braves gens me voyant griffonner à tout moment, semblent me regarder comme un être d'essence en quelque sorte supérieure.

« Ils savent tous lire et écrire, et il y a ici des livres qu'on feuillette avec intérêt.

« Aussi éprouvent-ils un grand respect pour les gens qui, comme moi, font profession de littérature.

« On soupçonne que dans mon pays je dois être un mandarin... ou plutôt une mandarine...

« Nous vivons bien. Le riz et le poisson frais composent notre ordinaire.

« Le riz, cuit à la vapeur, est délicieux, et le poisson excellent.

« Le patron s'appelle Tseng, un nom qui ressemble à un coup de gong ou à un éternuement. Il a deux cormorans apprivoisés qui lui pêchent des poissons admirables.

« Le jour, nous naviguons bien doucement sur la rivière. La nuit venue, on amarre le sampan à la berge, et nous dormons sur place, comme des bienheureux.

« Il n'y a plus ici le moindre bruit de guerre, et tout est d'un calme profond.

« Cela durera-t-il ?

« On m'apprend quelques mots de coréen, mais j'ai, paraît-il, une prononciation tellement défectueuse que chacun rit aux larmes quand je m'évertue à écorcher les mots usuels.

« Du reste, c'est à charge de revanche, et je me

tords quand mes nouveaux amis répètent à satiété mon nom chinois de : Falliquette.

« Une remarque, en passant.

« Les hommes ne portent pas la longue tresse de cheveux en cordon de sonnette des Chinois.

« Leur chevelure est relevée sur le sommet de la tête, roulée en chignon et maintenue par une espèce de serre-tête en fils de bambou très fins, semblables à du crin.

« C'est franchement laid.

« Les enfants ont la queue de cheveux et en sont très fiers. C'est drôle ! On a toujours envie de tirer cette natte qui leur pend aux talons.

« Le chapeau, extravagant, est un monument.

« Il est en fils de bambou, comme le serre-tête, mais, tressé de telle façon, qu'il ne protège ni contre le soleil, ni contre la pluie.

« On le pose simplement sur le chignon et un ruban le maintient sous le menton.

« Hier, c'était jour de fête. Chacun a revêtu ses habits de gala.

« Les hommes ont mis de longues robes blanches, en fil, et chaussé des bottes courtes, à semelle de feutre et à bout camard.

« Costume très propre, très simple et que je soupçonne réservé aux gens du peuple, du moins aux enfants mâles.

« Les femmes et les fillettes ont des robes et des petites vestes à manches, très jolies, très coquettes, et de couleurs très vives.

« Li, qui est certainement d'une caste élevée, a reçu un costume complet en soie très luxueux.

« Il est le seul ainsi paré; ce qui confirme ma supposition relative à sa naissance.

« La coiffure de ces dames est originale, et même gracieuse. Elle consiste à séparer, par derrière, les cheveux en deux grosses nattes roulées en turban autour de la tête. Ces nattes sont maintenues par des épingles d'or et d'argent émaillé qui font de longues saillies et produisent un effet pittoresque. »

.....
 Cette navigation, qui ravissait mademoiselle Friquette, dura près de quinze jours.

Dame ! le sampan marchait infiniment moins vite qu'un transatlantique, et même qu'un bateau-mouche.

Mais cette lenteur elle-même était un attrait de plus pour la jeune fille qui, à chaque instant, s'applaudissait d'avoir quitté son faubourg pour aller ainsi courir les aventures, à des milliers de lieues.

Enfin, le sampan, un beau matin, s'arrêta devant un gros village, que Tseng appelait Phajou.

C'était la dernière escale.

A peine le bateau était-il amarré que le patron courait en hâte vers la demeure du haut fonctionnaire qui représente le gouvernement.

Pendant qu'il parlait, Friquette descendait à terre et, curieusement, inventoriait les maisons accroupies au bord de la rivière.

Elle eut une désillusion.

De loin, ces habitations, coiffées de leur toiture en chaume, lui avaient paru pittoresques.

De près, elle vit d'abominables cahutes, où nos paysans ne voudraient pas abriter leur bétail.

Quelques arbres, à peine équarris et fichés dans le sol, forment la charpente. Les murailles, bâties à la diable, sont composées d'argile et de paille hachée, mêlées tant bien que mal, et laissant des lézardes par où passent librement la pluie, le vent et le soleil.

A l'intérieur une saleté repoussante, résultant d'une incurie dont on ne saurait se faire idée, ainsi que de l'entassement de bêtes et de gens vivant là dans une écœurante promiscuité.

La jeune fille remarqua la fréquence des maladies de peau les plus horribles.

Elle allait pousser plus loin ses investigations, quand un incident imprévu l'en empêcha.

Un cortège bizarre sortait de la rue principale et s'avavançait, avec une lenteur solennelle, vers le sampan.

Intriguée, Friquette rallia l'embarcation et attendit.

En tête marchait Tseng, le batelier, servant de guide. Puis, immédiatement après, une douzaine de miliciens, coiffés de casques en acier surmontés de plumets rouges, et armés chacun d'un long sabre et d'un immense fusil à mèche.

Ils précédaient trois palanquins portés chacun par deux hommes, au moyen de brancards placés à l'avant et à l'arrière, comme ceux des anciennes chaises à porteurs.

Enfin, un officier à deux sabres transportait un grand parasol fermé, indiquant la présence d'un dignitaire de haut rang.

Le cortège s'arrêta, et du premier palanquin descendit un vieillard d'aspect vénérable, à longue barbe blanche, et offrant ce type européen si caractéristique au milieu de cette population mongole.

Coiffé d'un chapeau orné d'un bouton bleu et vêtu d'opulentes étoffes de soie, le mandarin, à l'aspect de Li, qui venait de descendre, mit un genou en terre, et respectueusement baisa la main du petit gnome.

« Mais enfin, se demanda Friquette, que signifient tous ces salamalecs dont on est si prodigue à l'égard de Li ?

« Est-il une idole ?... un fils de roi ?...

« L'aventure se corse ! »

Le vieillard, toujours à genoux, fit une courte allocution, que Li écouta gravement. Puis, quand il eut fini de parler, il appela d'un geste deux porteurs, qui déposèrent sur le sol, à plat, un palanquin.

Li s'y entonna après avoir adressé à Friquette son plus amical sourire, et répondit quelques mots au bonhomme.

Ce dernier fit un nouveau signe. Deux autres porteurs s'avancèrent, et par gestes invitèrent la jeune fille à prendre place dans le bizarre véhicule.

À l'aspect de cette boîte à peine aussi grande qu'une niche à chien, Friquette eut un moment d'hésitation.

Elle songea, en riant malgré elle :

« Mais le contenant est plus grand que le contenu.

« On doit être là-dedans comme un cadavre dans une malle ! »

Voyant son irrésolution, le vieux mandarin prêcha d'exemple.

Il s'introduisit à reculons par l'ouverture située en avant, s'accroupit en tailleur, se tassa et baragouina quelques mots incompréhensibles, naturellement, pour Friquette.

Mais elle savait maintenant la manière de procéder et, séance tenante, imita la manœuvre.

Elle sourit en forme d'adieu à l'équipage du sampan, fit un signe de la main et s'enfonça dans la boîte.

À peine avait-elle pris cette position si inconfortable pour nous, et si chère aux Orientaux, qu'elle se sentit enlevée de terre, puis emportée au trot par les porteurs, qui détalèrent à toutes jambes.

Ce système de locomotion, usité là-bas à défaut de voies de communications, de bêtes de somme et d'attelages, est parfaitement désagréable aux Occidentaux.

Incapable de faire un mouvement, de se retourner, de s'étirer, d'éloigner par quelques grattements les parasites qui pullulaient sur le sampan et avaient manifesté pour son épiderme une préférence plus flatteuse qu'agréable, Friquette endura bientôt un véritable supplice.

En outre, les balancements très doux et incessants imprimés au véhicule provoquèrent bientôt en elle

une sorte de malaise qui n'était pas sans analogie avec le mal de mer.

Cela dura des heures et des heures !

De temps en temps, elle sentait un brusque cahot qui la secouait de la tête aux pieds et agitait ses viscères d'une façon absolument incohérente.

C'était un porteur fatigué qui cédait sa place à un camarade. L'homme de relais saisissait, comme cela, au vol, sans s'arrêter, les deux brancards avec une dextérité prodigieuse.

La nuit venue, on s'arrêta dans un village et on logea dans la maison la plus confortable, réquisitionnée par le vieux mandarin.

Li collectionnait, de plus en plus, les hommages, et ne s'en montrait pas plus fier pour cela vis-à-vis de Friquette, à laquelle il témoignait toujours une vive amitié.

La jeune fille avait fréquemment entendu prononcer ce mot : Séoul.

Elle savait que ce vocable désignait la capitale de la Corée, et conclut que le cortège se rendait à Séoul.

Heureusement la distance qui sépare Phajou de la capitale n'est pas considérable.

Le lendemain, à midi, la petite troupe avait connaissance des murailles qui, sur un périmètre de quatre lieues environ, circonscrivent Séoul (1).

(1) Le nom officiel de cette ville est *Hân-Yang*. Les Chinois l'appellent *Ouang-tching*, et les Coréens *Siéour*. Ce mot a été dénaturé par les Chinois du pays en celui de *Séoul*, qui est la dénomination adoptée par les Européens.

Il y avait dans les rues, très vastes, mais irrégulières, défoncées, encombrées d'ordures, une affluence énorme de gens vêtus de leurs plus beaux habits.

Quand le cortège pénétra par la grande porte du Nord, Friquette vit des soldats former la haie et s'essayer à présenter les armes à l'européenne.

Puis une salve de coups de canon retentit, assourdissante.

Le peuple se pressait sur le passage des palanquins et encombra la voie, malgré les coups de rotin qui faisaient résonner, comme des tambours, les échines des curieux.

Après avoir fait une longue randonnée jusqu'à la porte du Sud, le cortège prit une vaste route aussi malpropre que les rues, et arriva devant une enceinte de murailles haute de dix mètres.

C'est là que, sur un espace de trois kilomètres carrés, se trouvent les habitations royales et leurs dépendances.

Friquette, le vieux mandarin et toute leur suite franchirent la porte monumentale défendue par des soldats en grande tenue et qui en interdisent, formellement, l'entrée aux étrangers.

Enfin, ils arrivèrent à un palais, de style chinois, gardé par deux lions en granit, allongés comme des sphinx.

Les trois voyageurs descendirent des palanquins et, tout moulus de cette course enragée, s'étirèrent, Friquette surtout, voluptueusement.

Une sorte de chambellan vint les chercher et, sans plus tarder, les introduisit dans une salle immense, décorée avec cette somptuosité orientale d'un effet toujours impressionnant et grandiose.

Une foule compacte de dignitaires luxueusement vêtus s'écarta sur le passage de Li, qui s'avancait le premier vers un homme vêtu de blanc, et assis gravement sur une sorte de trône élevé et doré.

Malgré son flegme d'Oriental, cet homme témoigna une vive émotion à l'aspect du gamin, et bonnement, simplement, comme un papa ordinaire, lui ouvrit les bras.

Li s'y jeta éperdument et embrassa comme du pain l'homme blanc.

Alors, les soupçons de Friquette se confirmèrent.

Cet heureux père était Li-Houi, le roi de Corée, souverain de dix millions de sujets, et le jeune Li, son héritier présomptif.

VIII

Société secrète. — Quelques mots d'histoire. — Les Togakoutos. — Rivalité entre Jaunes. — Origines de la guerre sino-japonaise. — Pourquoi Li fut enlevé. — Séoul. — Un type de missionnaire. — Malpropreté et insalubrité. — Friquette veut s'en aller.

En nous révélant là-bas, aux confins de l'Extrême-Orient, une organisation militaire puissante, redoutable et presque parfaite, la guerre entre la Chine et le Japon a été pour nous une surprise.

Au début des hostilités, on s'imaginait volontiers, en Europe, une de ces luttes pour rire auxquelles nous avions habitués de longue date les Orientaux.

« Ça sera une guerre à coups de bonnets ! » disait un vieux général célèbre par ses boutades.

Ce fut au contraire une guerre savante, minutieusement préparée depuis un quart de siècle et rondement conduite par des chefs remarquables qui, dès le début, se révélèrent comme des tacticiens hors ligne.

Du côté des Japonais, s'entend. Car les Chinois,

immobilisés dans leur routine séculaire, firent piteuse mine, pendant ces quelques mois de campagne où ils collectionnèrent si rudement les horions.

Sans entrer dans le détail des opérations, sans même suivre les armées belligérantes dont l'héroïne de cette véridique histoire, mademoiselle Friquette, a été séparée par les événements, il ne sera pas sans intérêt de démêler les causes peu connues de cette guerre.

Ce sera l'affaire de quelques lignes indispensables, d'ailleurs, à la suite de ce récit, car ces causes se rattachent à la captivité cruelle du jeune Li, sauvé par mademoiselle Friquette, pour ses débuts.

Au fond, le motif réel est l'antagonisme séculaire entre la Chine et le Japon qui, de tout temps, se sont disputé la supériorité en Orient.

Mais la cause occasionnelle de ce conflit qui a mis aux mains les deux grandes puissances est due à une association secrète, assez redoutable, dont les membres, sous prétexte de patriotisme, sont opposés à toutes les réformes destinées à changer l'ordre actuel.

On les appelle les Togakoutos.

Pour eux, tout étranger est un ennemi ; toute concession, une faiblesse ; tout progrès, une duperie.

Et, singulière aberration, plutôt que de désirer la Corée libre, ces prétendus patriotes coréens réclament pour leur pays la continuation de la vassalité qui enchaînait la Corée à la Chine.

Cette vassalité est très ancienne, puisqu'elle est antérieure, et de beaucoup, à l'ère chrétienne.

Il y a près de deux mille ans, la Corée avait cependant réussi à reconquérir son indépendance.

Mais les Japonais, qui convoitaient ce morceau du continent, s'en emparèrent à leur tour.

De là des luttes acharnées qui durèrent des siècles et finalement laissèrent jusqu'à nos jours la Corée tributaire de la Chine.

Grâce aux Togakoutos, elle demeura impitoyablement fermée aux étrangers. A tel point qu'il y a trente ans, on ne la connaissait pas.

En 1866, une expédition française, commandée par l'amiral Roze, n'obtint qu'un succès relatif. De même, en 1868, une expédition américaine.

Le pays restait toujours comme cadennassé.

En 1875, les Japonais s'y insinuèrent diplomatiquement et endormirent pour un moment les Togakoutos.

Très habilement, leurs agents firent plus, en moins de cinq ans, que leurs armées en vingt siècles.

Ils obtinrent l'entrée des ports de Fousane, de Tchemoulpo et de Gensane, pour y faire du négoce. Ils obtinrent de plus, en vue de faciliter le commerce, de lever l'hydrographie des côtes. Chose essentielle qui leur permettait, en cas de guerre, de connaître à fond les atterrages.

Enfin, de fil en aiguille, ils firent tant et si bien qu'ils s'implantèrent en Corée, à tel point qu'ils réussirent à imposer au roi des officiers instructeurs pour ses troupes.

Ils tenaient donc l'armée, forte d'environ huit

mille hommes très braves et singulièrement vigoureux.

Ceci se passait en 1881.

En 1884, ces diplomates si bien avisés fomentèrent dans le bas peuple et surtout dans l'armée, par leurs agents, une révolte ayant pour but d'affranchir la Corée de la vassalité chinoise.

Le ministre du Japon intervint, et, avec une adresse infinie, sut prouver au roi qu'il devait reconnaître le compromis du Tien-Sin.

Ce compromis, une arme à deux tranchants suspendue sur la Corée, stipule que la Chine s'engage à ne pas envoyer de troupes dans la péninsule sans en aviser le mikado qui, de ce fait, a le droit d'en envoyer un nombre égal.

Le roi consentit et signa.

La révolte fomentée dans ce seul but s'éteignit aussitôt, après l'envoi, au nom du principe, de trois mille soldats, moitié Chinois, moitié Japonais.

La porte était désormais toute grande ouverte.

Devant ce travail lent et incessant de l'invasion japonaise, les Togakoutos se remuèrent et résolurent d'intervenir.

Recrutés principalement parmi les privilégiés : hauts fonctionnaires, nobles, dignitaires et gros propriétaires, ils mirent en action leurs agents bien payés, jamais désavoués et toujours secourus.

Cette société, très puissante, fort riche et admirablement organisée, ne recule devant aucun moyen, aucune extrémité. L'incendie, l'enlèvement, l'assas-

sinat sous toutes ses formes sont ses moyens habituels.

A l'influence japonaise, ils opposèrent l'influence coréenne et trouvèrent un terrain fort bien préparé. Car les préférences des Coréens allaient certainement aux Chinois qui, indolents et égalitaires, s'étaient montrés des maîtres faciles, tandis que les Japonais, avec leur ambition effrénée de jeune peuple, s'annonçaient comme devant être plus gênants et comme portés à les traiter en caste inférieure.

Cela dura jusqu'au mois d'avril 1894.

Se croyant certains du succès, les Togakoutos prirent le prétexte d'exactions commises par les fonctionnaires et firent se révolter les populations du Nord.

Les représentants du roi furent malmenés et finalement chassés de leur poste. Alors Li-Houi intervint avec son armée.

La révolte avait déjà pris de telles proportions que les troupes royales furent impuissantes à l'éteindre.

En désespoir de cause, Li-Houi fit officiellement appel à la Chine.

Exécutant fidèlement la convention de Tien-Sin, la Chine avisa sans retard le mikado.

C'est ainsi que Chinois et Japonais se trouvèrent en présence sur le sol coréen, en n'usant d'abord que des procédés les plus courtois.

Ce bel accord ne dura pas longtemps, car bientôt chacune des deux grandes puissances conçut le pro-

jet de jouer, vis-à-vis de la Corée, le rôle de troisième larron.

Les Chinois débarquèrent subrepticement deux mille hommes, croyant surprendre les Japonais. Ces derniers, qui en avaient cinq mille de prêts, les débarquèrent à Tchémoulpo et leur firent occuper, en toute hâte, Séoul.

Les Chinois ripostèrent par un nouvel envoi.

Considérant ce fait comme un acte d'hostilité, le mikado en prit prétexte pour déclarer la guerre.

Les opérations commencèrent par le torpillage d'un grand navire-transport appartenant aux Chinois, le *Kowsong*, portant douze cents soldats, qui furent noyés.

Puis des engagements partiels, amenés par la concentration des troupes, eurent lieu pendant six semaines, précédant la grande bataille à laquelle, pour ses débuts, avait assisté mademoiselle Friquette.

Les Togakoutos, sachant que leur influence en Corée serait à tout jamais anéantie par la victoire des Japonais, s'employaient activement au triomphe des Chinois, leurs alliés naturels.

Dans ce but, et pour exercer sur le roi de Corée, Li-Houi, une influence décisive, et pour, à un moment donné, mater sa volonté, ils firent enlever l'héritier présomptif, son fils, le jeune Li.

L'enfant fut arraché du palais pendant la nuit, malgré les gardes, peut-être avec leur complicité.

Dans la pièce qu'il habitait, on trouva, au-dessus de la natte lui servant de lit, un poignard planté dans

la muraille et traversant un carré de papier couvert de caractères.

« Roi, ton fils est entre les mains des Chinois qui le conserveront comme otage. Il dépendra de toi qu'il vive ou qu'il meure. Ordonne la levée en masse de tes sujets. Sois l'auxiliaire dévoué de la Chine, chasse les Japonais, et ton fils vivra. Sinon, il sera impitoyablement mis à mort. »

Les Chinois emmenèrent le pauvre petit prince et lui firent subir les traitements les plus inhumains, jusqu'au jour de sa rencontre miraculeuse avec Friquette.

On sait le reste.

Comme souverain de la Corée, et plus encore comme père, Li-Houi fit une réception enthousiaste à Friquette et lui témoigna, dès la première heure, une reconnaissance infinie.

Ce monarque à demi barbare montra que l'ingratitude légendaire des rois était chose inconnue pour lui, car il récompensa magnifiquement Tseng, le batelier qui avait rapatrié son fils, et le vieux mandarin qui avait achevé la délivrance de l'enfant.

Tseng reçut de riches présents, une somme d'argent considérable, et fut exempté toute sa vie des impôts très lourds qui pèsent sur les Coréens.

Le mandarin fut promu à la classe supérieure et attaché à la personne du roi, avec des émoluments considérables.

Malheureusement, ni l'un ni l'autre ne devaient profiter de la munificence royale.

Les Togakoutos, furieux de ce premier échec, résolurent de se venger et d'envelopper dans une réaction épouvantable tous ceux qui avaient collaboré à la délivrance du jeune Li, et de sacrifier, à la première occasion, le pauvre petit prince.

Menace d'autant plus terrible que ces misérables possèdent des moyens d'action presque infinis, qu'ils agissent dans le plus profond mystère, et que leurs affidés, inconnus de chacun, sont recrutés dans toutes les classes de la société.

Cependant Friquette, ignorant le péril qui la menaçait, se livrait avec son entrain habituel au bonheur de se sentir ainsi entraînée par cette étrange succession d'aventures.

Elle allait, furetait, virait, courait partout.

Le hasard, cette étoile polaire du voyageur, lui avait fait rencontrer un interprète parlant, et pour cause, admirablement notre langue, puisqu'il était Français.

Il connaissait, en outre, à fond la Corée, qu'il habitait depuis vingt-cinq ans, après avoir parcouru dans tous les sens la Chine et le Japon.

C'était un bon vieux missionnaire, de l'ordre des Maristes, qui, un peu oublié là-bas par ses supérieurs, s'était fait une seconde patrie d'un petit coin de Corée, où la séculaire indifférence des bouddhistes l'avait toléré. Il vivait là, bien tranquille, au milieu d'un petit groupe d'indigènes qu'il avait instruits dans la religion chrétienne et qui lui témoignaient un attachement profond.

La première fois qu'elle le vit, Friquette n'en pouvait croire ses yeux.

Le vieillard portait un costume complet de mandarin dans lequel il semblait fort à l'aise, et qui, d'ailleurs, lui allait à merveille.

Il avait en outre laissé croître à la chinoise sa barbe, qui s'effilait en de longues et grêles moustaches tombantes et en une barbe pointue.

Enfin, une queue de cheveux lui descendait de l'occiput aux talons et complétait, avec d'énormes lunettes rondes, montées en corne, cette tenue classique du lettré.

Friquette le prit pour un Chinois.

La méprise le fit sourire et il répondit en un français de bon cru, qui mit une flambée de soleil au cœur de la fillette :

« Je suis un vieux Gaulois des bords de la Loire.

« Je suis prêtre et mon nom est le Père Charpentier.

« Les Chinois, incapables de prononcer à l'européenne, m'appellent : Salpatié.

« Ce qui est une façon originale de m'écorcher tout vif.

— Oui, oui, monsieur le curé, c'est comme moi ; de Friquette, ils ont fait Falliquette. »

Ils devinrent d'emblée une paire d'amis.

Le vieillard, conquis dès la première heure par la bonne humeur de la jeune fille, se mit à son entière disposition pour l'initier aux usages coréens, lui faire connaître l'étrangeté d'une civilisation rongée

par la décrépitude, et lui montrer la vie intime de ce peuple singulier, encore inconnu des Occidentaux.

Avide de s'instruire, possédant, avec le don d'observation, une résistance incroyable, Friquette parcourait tous les coins et recoins de Séoul et s'émerveillait devant l'imprévu de ses découvertes.

Rien d'incohérent et souvent de navrant comme les contrastes auxquels se heurtaient, à tout propos, le missionnaire et l'ambulancière.

Feuilletons encore une fois son carnet de notes :

« Séoul est, en vérité, une ville singulière. Et d'abord, est-ce bien une ville ? Oui, sans doute, en raison du nombre considérable d'habitants qui me paraît atteindre au moins deux cent mille.

« Mais les maisons !... quels affreux taudis !...

« De tristes mesures en argile ou en terre battue, avec une toiture en chaume, et si petites, qu'on dirait des maisons naines.

« La plupart n'ont pas trois mètres de haut. Quand on en voit sortir une famille entière, hommes, femmes et enfants, on dirait une nichée de poulets s'échappant d'une mue trop exigüe.

« Ces bicoques s'alignent à la diable le long de ruelles fétides ou de couloirs infects où s'amassent toutes les immondices imaginables ! Vous entendez bien : toutes ! Et en telle quantité, que le plus souvent, le passage est obstrué !...

« Un égoutier de Paris y disparaîtrait avec armes et bagages !

« Les bons Coréens évoluent là-dedans comme des

vers dans du fumier. Aussi, leur contact n'est-il pas absolument appétissant.

« Il y a quelques rues assez larges, trois ou quatre seulement et tout aussi fangeuses, avec leur ruisseau vaseux servant d'égout et où débouchent à ciel ouvert les « retiros » où s'élaborent tous les détritiques les plus divers.

« Et je m'étais plainte, l'an passé, des odeurs de Paris !

« Mais Aubervilliers, Pantin, Bondy et Bobigny, c'est de la fleur d'oranger, c'est de l'essence de rose, comparés aux effluves de Séoul.

« J'en ai pourtant senti de toutes les variétés, pendant mes études, soit à l'hôpital, soit au pavillon de dissection. Eh bien ! mon cœur se soulève.

« Le père Charpentier a fini par s'y habituer et semble ne pas s'en apercevoir.

« Il est bien heureux !

« Le roi a une collection de palais un peu moins mal tenus, sans doute ; mais l'ordure s'y rencontre partout et à chaque pas. Il faut s'avancer avec prudence, comme si l'on exécutait la « danse des œufs ».

« Le père de mon jeune ami Li a eu quelques velléités de civilisation. Il s'est amusé, comme un grand enfant, au jeu du téléphone et du phonographe. Il n'a rien compris et a bientôt détraqué ces joujoux mystérieux. Toujours l'histoire du gosse qui veut voir l'intérieur de son polichinelle.

« Il a même fait bâtir un palais à l'européenne, avec éclairage électrique. Le palais, envahi par les fon-

tionnaires, les employés, les baladins, les favorites, a été bientôt saccagé et la lumière électrique a duré ce que dure un paquet de bougies de l'Etoile.

« Rien ne subsiste plus de tout ce confort que nul n'a su apprécier.

« Il n'y a plus que des ruines. Des ruines toutes neuves et, partant, d'autant plus tristes.

« Non, un pareil pays ne ferait pas mon bonheur, et il me tarde en vérité de repartir pour le théâtre de la guerre.

« Les froids sont venus, très âpres et très pénibles.

« Ce pays, dont la latitude est celle de Naples, est glacial en hiver.

« Les habitants se serrent dans leurs masures et se chauffent d'une façon originale.

« Sous le plancher de chaque bicoque, est installé, dans un caveau, une sorte de poêle en briques ou en argile et que l'on bourre avec toutes sortes de combustibles, y compris les ordures de la voirie.

« Il n'y a pas trace de cheminées. Le tirage s'opère par un tuyau qui débouche dans la rue à un mètre du sol et s'allonge, sans façon, au-dessus de la voie.

« Quand il fait froid, tous ces tuyaux fument à outrance, emplissent la rue d'un nuage épais et mal-odorant qui pique les yeux, irrite la gorge, provoque la nausée, empêche de voir les obstacles et produit des chutes.

« Oh ! mais l'hiver devient de plus en plus rude. Il fait un froid de loup et ça ne me va guère, car je suis un brin frileuse.

« Du reste, à quelque chose malheur est bon, car les gelées intenses glacent les ruisseaux, durcissent la vase et rendent les détritiques compacts comme des pierres.

« On y gagne une désinfection générale et c'est bien quelque chose.

« C'est égal : malgré l'amitié de mon bon petit camarade Li, malgré les soins dont m'entoure son papa, le monarque coréen, malgré la franche cordialité de l'excellent missionnaire, je voudrais bien partir et rejoindre l'armée.

« Quand ?... »

IX

Projet de départ. — Les miracles de Friquette. — Eau et savon. — Encore les Togakoutos. — Horribles mutilations. — La Terreur à Séoul. — Premières victimes. — Faux départ. — Porte close. — Retour. — Disparue.

Une partie de l'hiver s'écoula sans de notables incidents. Très sensible au froid, mademoiselle Friquette se claquemurait frileusement dans le palais que Li-Houi avait mis généreusement à sa disposition.

Mon Dieu ! oui, un palais, rien que cela.

« J'habite sous des lambris dorés, écrivait plaisamment Friquette à ses parents, et je n'en suis pas plus fière.

« C'est assez confortable, grâce aux améliorations apportées par moi dans ce bric-à-brac oriental, et j'y vis à peu près bien.

« Mais, c'est ce froid qui m'ennuie et me fait souffrir.

« L'exploration, pour moi, comporte assez volontiers des coups de soleil, mais pas d'engelures.

« A la première occasion, je partirai. »

Quoi ! déjà ?

Que voulez-vous, mademoiselle Friquette est d'humeur vagabonde, et l'inaction lui pèse. Ce projet de départ a mis tout en l'air à la cour de Li-Houi, où Friquette, adorée de chacun, fait littéralement le blanc et le noir.

Le petit Li s'est cramponné désespérément à la jupe de sa chère amie Falliquette, et silencieusement a pleuré toutes les larmes de ses yeux.

Son père, le monarque, a eu le chagrin plus bruyant et s'est mis à jeter les hauts cris.

Le missionnaire, pour dissimuler son émotion, s'est mouché avec un bruit de tonnerre et a furtivement essuyé une larme.

Puis il a doucement ajouté, d'un ton de reproche navré :

« Vous étiez le bon ange de ces pauvres gens !

« Que vont-ils devenir sans vous ?

— Voyons, monsieur le curé, n'exagérez pas mes trop faibles mérites.

— Mon enfant, vos connaissances médicales vous ont permis d'opérer des guérisons par milliers.

« D'affreuses maladies de peau jusqu'alors incurables ont totalement disparu. »

Friquette eut un joyeux éclat de rire qui sonna étrangement au milieu de cette désolation.

« Mais oui, continua le mariste interdit, vous avez fait de véritables miracles. »

Du coup Friquette se tordit.

Le petit Li s'esclaffa de confiance, et Li-Houi eut un rire qui balafra transversalement sa large face lunaire.

« Mais, monsieur le curé, vous en ferez aussi, de ces miracles, et tant qu'il vous plaira : au cent, à la grosse, au mille !... »

— Je ne suis pas médecin.

— Pas besoin d'étudier pour savoir que la grande maladie est ici la malpropreté à l'état endémique, la crasse à l'état suraigu.

« Voulez-vous connaître ma panacée ? »

« Prenez :

« *Aqua fontis*, quantité suffisante ;

« *Sapo simplex*, à discrétion... »

— Mais, mon enfant...

— Plus, une bonne brosse, et frottez ou faites frotter ferme les épidermes les plus détériorés.

« Vous verrez : eau claire et savon ordinaire..., il n'y a que ça. »

« Voilà le fond et le tréfond de ma science..., la formule de mon miracle..., le secret de mes guérisons. »

« Faites de même sans chercher midi à quatorze heures, et vous verrez. »

On était à la fin de janvier, et les troupes japonaises, menant rondement cette campagne si bien commencée, marchaient de succès en succès.

Après une série de combats heureux, elles assiégaient maintenant Port-Arthur, ayant ainsi chassé l'armée chinoise de la Corée pour porter la guerre sur le territoire de la Chine elle-même.

Furieux de tous ces revers qui, en assurant la prépondérance des Japonais, ruinaient à jamais les espérances de leur parti, les Togakoutos de nouveau s'agitaient et préparaient sournoisement, dans l'ombre, un nouveau coup.

Ils en voulaient mortellement aux étrangers qu'ils accusaient de tous leurs mécomptes, et surtout à Friquette, dont l'influence grandissait chaque jour sur l'esprit du roi.

Ils ne pouvaient pardonner à la jeune fille d'avoir sauvé l'héritier du trône et enlevé ainsi aux Chinois un otage dont la possession eût pu, à un moment donné, modifier singulièrement la face des choses.

Maintenant, ils étaient décidés à jouer leur va-tout, et à supprimer brutalement, à la chinoise, le roi, le petit Li, Friquette, le père Charpentier et tous les étrangers reçus par le roi dans son intimité.

Mais ils agissaient avec une extrême prudence, combinant leur plan avec une habileté consommée, de façon à endormir toute défiance, et à inspirer aux victimes une sécurité mortelle.

Cela débuta par un coup de tonnerre, au moment où chacun avait oublié les sombres conspirateurs et leurs machinations diaboliques.

Comme les Japonais avaient besoin de toutes leurs forces pour le siège et l'assaut de Port-Arthur, ils avaient enlevé de Séoul la garnison qu'ils y entretenaient depuis le commencement des hostilités.

Ces troupes, qui assuraient la sécurité du roi et des étrangers, venaient d'être embarquées à Tche-

moulpo, en destination de Lou-Chung-Pao, dénommé par les Anglais : Port-Arthur.

Li-Houi n'avait plus à compter désormais que sur ses soldats, travaillés, chaque jour, avec une habileté infernale par les émissaires des Togakoutos.

Le lendemain du départ de la garnison japonaise, on vit, à la porte même du palais habité par le roi, un spectacle réellement épouvantable.

De chaque côté de cette porte, et un peu en avant des deux grands lions accroupis, sont plantés deux mâts en bois laqué de rouge, et surmontés de vastes pavillons.

A chacun de ces mâts, avait été attaché, à deux mètres de hauteur environ, un cadavre.

L'un était celui d'un vieillard, l'autre celui d'un homme dans la force de l'âge.

Le premier, vêtu d'habits somptueux, appartenait évidemment à la plus haute aristocratie; le second était un homme du peuple.

Les factionnaires n'avaient rien vu, rien entendu.

Par terre, nulle trace. Du reste, il était tombé un peu de neige, et tout vestige avait été recouvert.

Les factionnaires donnèrent aussitôt l'alarme et on courut prévenir le roi.

Li-Houi arriva tout tremblant, pâle à défaillir, ou plutôt verdâtre comme un cédrat.

On essaya de décrocher les cadavres. Mais les jambes, coupées au ras du bassin, tombèrent avec un bruit sourd sur la neige.

Puis, ce furent les entrailles, qui, soutenues par un lambeau de toile, s'écroulèrent...

On n'osait plus toucher à ces effroyables débris qui s'en allaient ainsi en lambeaux.

— Allons ! faites... cria d'une voix étranglée le roi, en claquant des dents.

Les deux cœurs, arrachés des deux poitrines, se trouvaient plantés le long du mât, sous les vêtements; un poignard, de forme particulière, les traversait en même temps qu'un carré de papier.

On présenta ce papier au roi qui lut d'un œil hagard ces mots terribles :

« Ainsi périront les étrangers et les ennemis de la Chine. »

Les bras comme les jambes avaient été désarticulés. A peine soutenus par quelques pointes, ils tombèrent quand on les toucha.

Le têtes seules demeuraient fixées au mât par un clou passant par la bouche.

Ces têtes étaient celle du batelier Tseng qui avait reçu Friquette avec Li sur son sampan, et celle du vieux mandarin qui les avait rapatriés.

Ce meurtre féroce, ces mutilations raffinées avaient une signification terrifiante à laquelle ne se trompa pas le roi.

Il rentra précipitamment dans le palais en gémissant d'une voix éteinte :

« Je suis perdu !... ils me tueront. »

Il vérifia les portes et les fenêtres, parcourut ses appartements secrets en poussant toujours des cris

d'épouvante, et finalement s'étala sur une natte en sanglotant comme un enfant.

Le vieux missionnaire avait été instruit sans retard de cette lugubre découverte par un de ses fidèles chrétiens.

Il courut chez Friquette et lui annonça ce qu'il venait d'apprendre.

Puis il ajouta, violemment ému à la pensée du danger couru par la jeune fille :

« Mon enfant, la situation est grave... très grave !

— Alors, que faire ?

— Partir de suite...

— Mais comment ?

— Vous prendrez en palanquin la route de Tchémoulpo... vous arriverez en une journée...

— Sans doute...

« Mais les porteurs ?...

— Je me charge de vous les procurer, ainsi qu'une escorte.

— Merci mille fois et de tout cœur.

— Je vais m'occuper de cette affaire sans tarder. »
Ils sortirent tous deux.

La jeune fille se rendit au palais pour prendre congé du roi et lui faire ses adieux, ainsi qu'à Li.

Mais le monarque, dans sa folle épouvante, ne voulait voir personne.

Il avait défendu l'accès de ses appartements privés à tous, même à ses familiers, même à ses favorites, même aux membres de sa famille.

Du moins, Friquette put rencontrer Li au milieu

de sa garde particulière composée de garçonnets dont le plus âgé n'avait pas quatorze ans, tous formidablement armés et vêtus comme de vieux guerriers.

Le petit homme jargonnait quelques mots de français, Friquette comprenait un peu de chinois.

En mêlant adroitement les deux idiomes et en les panachant de gestes expressifs, les deux amis réussissaient à s'entendre.

Apprenant que sa chère Falliquette voulait quitter la Corée, le pauvre gamin fondit en larmes, poussa des cris aigus et serra désespérément la jeune fille dans ses bras.

Sa garde, le voyant pleurer et l'entendant hurler, se mit à l'unisson, comme le chœur des tragédies antiques, et, comme un seul homme, se mit à pleurer et à gémir douloureusement.

Depuis son évasion, Li était devenu, grâce à un régime fortifiant et aussi à l'hygiène ordonnée par Friquette, un petit Chinois propre, luisant, gras-souillet, pas joli, joli, mais, en somme, présentable.

Alimentation raisonnée, eau et savon, avec brosse douce et frictions, le régime avait fait merveille.

Aussi, chacun s'extasiait sur la mine de l'héritier présomptif et en faisait hommage à la jeune mandarine venue d'Occident.

Mais, pour l'instant, le dauphin coréen n'en menait pas large, comme on dit vulgairement.

En vain Friquette s'évertuait à lui montrer le péril qu'elle courait à demeurer plus longtemps.

Il criait : « Non ! » en accentuant, à la chinoise.

« Nan !... nan !... nan !...

— La peste soit de ton nanan !...

« Il est joli, le nanan !...

« Voyons !... comprends-moi bien... on veut me faire couic !... »

Et, ce disant, elle passait comme un couteau sa main sous sa gorge, indiquant ainsi qu'on allait lui couper le cou.

Il faisait de la tête un signe d'énergique dénégation et criait de sa voix chinoise à l'horripilante fêlure :

« Nan !... nan !... pas couic à Falliquette !

— Si !... mais si !...

« Ce sont ces affreux bonshommes, appelés ici Togakoutos, qui veulent me tuer.

« Là !... tu comprends, maintenant...

« Ils sont à couteaux tirés contre moi... contre nous...

« Tiens ! le Père Charpentier, qui cultive le mauvais calembour, n'a pas songé à celui-là.

« Il est pire qu'atroce ! »

Ce flux de paroles calma la douleur de Li, et le bon rire qui accompagna le déplorable jeu de mots acheva de le consoler.

Friquette le prit dans ses bras et, avec une vive émotion, l'embrassa.

« Mon cher petit, lui dit-elle, pendant qu'une larme tremblotait au bout de ses cils, n'essaye pas de me retenir.

« Il faut que je parte, vois-tu !

« J'ai le cœur bien gros de te quitter, va !... car je t'aime tout plein...

« Nous autres femmes, nous nous attachons de toutes les forces de notre être à ceux qui souffrent, et tu étais si malheureux !

« Il y a, dans notre affection qui se donne sans compter... de la grande sœur et de la maman...

« Et toi aussi, tu m'aimes bien, toi qui n'as ni sœur ni maman...

« Tu es le meilleur et le plus cher souvenir de ma première escale...

« Adieu ! mon cher mignon... »

Le petit bonhomme n'avait pas compris un mot de ces paroles prononcées à demi-voix, très vite, avec une émotion dont la jeune fille ne cherchait pas à se défendre.

Mais les intonations si douces de Friquette, ses baisers, ses caresses l'avaient calmé.

Il l'embrassa une dernière fois et rentra dans les rangs de sa garde, pendant que son amie partait en essuyant ses larmes.

Mademoiselle Friquette rentra chez elle et fit lestement ses préparatifs, bien décidée de partir à l'anglaise, pour éviter de nouveau les déchirements de la séparation.

A trois heures, le missionnaire arriva, suivi d'une troupe assez nombreuse.

Dix porteurs, avec deux palanquins et une quinzaine de soldats choisis parmi ses fidèles.

« Nous partons, mon enfant, dit-il sans préambule.

— Je suis prête, répondit brièvement Friquette, et je vous remercie du fond du cœur pour...

— Ne parlons pas de cela, interrompit le vieillard; je suis trop heureux de vous obliger.

— Deux palanquins? interrogea Friquette.

— Je vous accompagne à Tchémoulpo.

— Que vous êtes bon!

— Encore !...

« Allons, montez... vite!... vite!... il n'est que temps. »

Tous deux prirent place dans leur boîte respective, les porteurs saisirent les brancards et la troupe s'élança au petit trot vers la porte du Sud.

Très brave devant un péril connu, Friquette redoutait avec raison l'embûche sournoise, la mort menaçant dans l'ombre.

Sa vaillance avait besoin du grand jour et s'accommodait mal des ténèbres.

Aussi, poussa-t-elle un long soupir de satisfaction quand les palanquins atteignirent la porte.

« Ah! je suis sauvée! » cria-t-elle, joyeuse, en songeant qu'elle allait s'élancer sur le chemin de la liberté.

Pauvre Friquette! Il y avait bien loin de la coupe aux lèvres, de la porte à la route.

Le cortège s'était arrêté. Le coureur qui le précédait revenait tout penaud, déclarant que la porte était fermée par ordre du roi, et que l'officier de garde refusait absolument de l'ouvrir.

Le missionnaire descendit de son palanquin et essaya de parlementer.

Friquette, désolée, voulut joindre ses protestations aux siennes.

Elle pria, s'emporta, menaça !...

Tout fut inutile devant l'implacable consigne.

L'officier n'avait qu'une réponse :

« Je joue ma tête si j'ouvre la porte.

« Vous ne voulez pas me faire couper le cou. »

Le roi, dans son épouvante, avait cru augmenter sa sécurité en s'enfermant dans sa ville comme un particulier qui, dans sa maison, barricade portes et fenêtres.

Le malheureux, à demi mort de peur, ne songeait qu'aux ennemis du dehors, et, nouveau Gribouille, oubliait que parmi les deux cent mille habitants de Séoul se trouvaient certainement les chefs de la conspiration et leurs complices les plus déterminés.

Les deux fugitifs rentrèrent tristement chez eux.

Le père mariste regagna sa petite cure bâtie en forme de pagode et Friquette réintégra son palais où elle retrouva ses serviteurs.

La nuit, sur ces entrefaites, était venue.

Friquette, prise d'une peur vague à la pensée des Togakoutos, fit comme le roi et s'enferma chez elle à triple tour.

« Après tout, se dit-elle, une mauvaise nuit est bientôt passée... demain n'est pas loin et je saurai bien obtenir de Li Houi une sortie de faveur. »

... Le lendemain, dès l'aube, la ville était en ru-

meur. Des gens affairés couraient, s'interpellaient bruyamment. Des groupes se formaient, péroraient, pour bientôt se dissoudre et se reformer !

Des bruits sinistres se répandaient avec la rapidité des mauvaises nouvelles.

On disait couramment que le roi venait d'être assassiné !

Le missionnaire, informé sans retard par ses fidèles qui ne lui laissaient jamais rien ignorer, partit en hâte pour la demeure du roi.

Le palais était entouré d'une troupe compacte qui en interdisait absolument l'accès.

Le Père essaya vainement de pénétrer, comme de coutume, dans l'opulente demeure où il avait ses entrées.

On refusa de le recevoir.

Très inquiet, il partit chez Friquette et trouva toute la maison en l'air.

Il demanda la jeune fille et apprit avec un inexprimable serrement de cœur qu'elle avait disparu.

Il eut comme un éblouissement et murmura :

« Pauvre enfant !... disparue !... »

« Je connais ses ennemis... »

« Serait-elle donc venue ici chercher les tortures épouvantables que ces réprouvés infligent à leurs victimes !... »

« Mon Dieu ! protégez-la... et donnez-moi la force de la sauver s'il en est temps encore ! »

X

Dans le cachot. — Le gardien. — Condamnation à mort prononcée en latin de cuisine. — Poison, corde ou poignard. — Hypnotisme. — Il dort ! — Déguisement. — Evasion. — Dans la salle du trône. — Le parasol du roi. — A Tchémoulpo.

Malgré portes, verrous, serrures et volets, Friquette n'était pas rassurée.

Ses gens, très nombreux, ne lui inspiraient qu'une confiance médiocre, en dépit ou plutôt à cause de ses bontés pour eux.

L'Oriental est de tous les humains celui que le bienfait attache le moins.

On peut même dire que, dans la plupart des cas, celui qui oblige l'homme jaune est à peu près certain de récolter l'ingratitude.

Donc, la jeune fille n'espérait guère trouver assistance parmi ces serviteurs de rencontre qui la comprenaient à peine, la servaient à la diable, et au fond, peut-être, la haïssaient, en sa qualité de barbare d'Occident.

Elle mangea, pourtant, avec son bel appétit de

dix-huit ans, le diner accommodé par son cuisinier indigène, estimant qu'elle avait besoin d'acquérir ou, du moins, de conserver ses forces en prévision de l'inconnu.

Très nerveuse de sa nature, elle comptait sur une nuit blanche, en raison de ces événements qui l'avaient bouleversée.

Aussi, fut-elle étonnée de se sentir envahie, peu de temps après son repas, par une étrange et invincible somnolence.

« C'est comme si j'étais narcotisée ! » pensa-t-elle en regagnant la grande pièce dont elle avait fait sa chambre à coucher.

Elle tomba tout habillée sur une pile de nattes, s'enveloppa machinalement de couvertures de soie et, presque aussitôt, fut prise d'un sommeil trop profond et surtout trop rapide pour être naturel.

.....

Après un temps dont il lui fut impossible de supputer la durée, elle s'éveilla, la tête lourde, la bouche ardente, le corps tout engourdi.

Dans cet état qui n'est plus le sommeil et n'est pas encore la veille, la jeune fille ne reconnut pas les objets familiers décorant sa chambre.

Une lampe brûlait, éclairant de lueurs intenses des murailles sombres, dépourvues de ces tentures éclatantes dont les Orientaux sont si prodigues.

Elle pensa :

« Je rêve ! ces drames affreux m'ont mis la tête à l'envers. »

Elle s'agita, s'étira, se pinça pour s'assurer qu'elle était bien éveillée, puis, soudain poussa un cri de surprise et d'effroi.

Il y avait quelqu'un, là, tout près.

Un homme portant le costume étrange et pittoresque des guerriers coréens : cas que de fer en forme de chaperon, surmonté d'une crinière rouge, cotte de maille enveloppant le torse, les bras et la nuque, jambières également en fer et se perdant sous la tige de la botte en feutre.

Cet homme, armé d'un sabre, d'un poignard et d'une pique, la regardait froidement de ses petits yeux noirs, bridés, à la lueur féroce.

Friquette était prisonnière.

Elle comprit aussitôt l'affreuse vérité, frémit et sentit une sueur d'angoisse l'envahir instantanément de la tête aux pieds.

On l'avait enlevée de sa chambre pendant ce sommeil artificiellement provoqué ; on l'avait emportée dans ce souterrain clos de tous côtés, et, maintenant, elle se trouvait seule, sans défense, à la merci d'ennemis dont elle connaissait trop bien l'implacable cruauté.

Un mot jaillit de ses lèvres :

« ... Les Togakutos !... Je suis perdue... »

A ce mot, le soldat eut une sorte de grimace qui voulait être un sourire et qui n'était qu'un affreux rictus de fauve sentant la curée.

Friquette le regarda plus attentivement et crut reconnaître un des officiers de la garde particulière

du roi... un de ceux auxquels Li-Houï montrait le plus de confiance.

La voyant bien éveillée, l'homme, jusqu'alors immobile sur un escabeau de bambou, se leva, fit quelques pas, et du manche de sa pique alla frapper la porte de trois coups également espacés.

Puis il revint s'asseoir et reprit son immobilité de statue.

Quelques moments après, la porte s'ouvrait, et Friquette voyait entrer un individu vêtu d'une longue robe sombre et qui portait un plateau.

« Tiens ! pensa-t-elle un peu rassérénée, ils vont me donner à manger.

« J'aurai peut-être plus de peur que de mal. »

Le nouvel arrivant déposa sur une petite table son plateau dont il montra d'un geste le contenu à Friquette.

Il y avait un bol plein d'un liquide jaune pâle, un poignard et une fine cordelette en soie rouge, lovée comme un serpent corail.

Friquette ne comprenait pas.

L'inconnu lui dit quelques mots qui la firent tressaillir de stupeur et d'indignation :

Il parlait latin !... oui, ce mauvais latin de cuisine que nos missionnaires, par une étrange aberration, enseignent là-bas, à leurs catéchumènes, au lieu du français.

« *Puella, damnata fratribus, morietur.* (Condamnée par les frères, la jeune fille mourra.)

— Oh ! le lâche !... le misérable !... le traître !... » gronda, Friquette, indignée.

Le bonhomme continua sans s'émouvoir, de sa voix de phonographe :

« *Mors ejus erit voluntaria... utet aut veneno, aut cultro, aut laqueo.* (Sa mort sera volontaire, et elle pourra employer soit le poison, soit le poignard, soit le lacet.)

— Vraiment ! riposta Friquette, on me laisse le choix de me donner la mort par tel ou tel moyen !

« Couteau, corde ou poison ! et il faut que cette mort paraisse un suicide, sans doute par crainte de représailles...

« Nous verrons bien ! »

Heureux de s'être fait comprendre, l'extraordinaire latiniste attendait un mot de réponse et d'assentiment.

Friquette lui cracha son mépris à la face, en termes indignés et en latin non moins culinaire, ce qui était peut-être une aggravation de peine.

« Et c'est toi, lui dit-elle, toi, chrétien, baptisé par le Père... toi qui avais toute sa confiance, et dont la piété nous édifiait !... »

« Oh ! je te reconnais bien... misérable, qui, comme Judas, trahis ton maître et ton Dieu !... »

« Tiens !... tu es pire que les scélérats qui t'emploient, car, eux, du moins, n'ont pas ajouté à leur crime l'apostasie et l'hypocrisie. »

A cette violente apostrophe, le gredin eut un rire plein d'ironie et riposta :

« J'appartenais auparavant aux Togakoutos.

« Que m'importe le Dieu des barbares d'Occident, à moi qui, au fond du cœur, ai gardé la foi de mes pères et n'ai feint de croire à la tienne que pour vous tromper tous, étrangers maudits !

« Allons, jeune fille, il faut mourir !...

« Choisis le moyen, prends ton heure et sache bien que rien ne peut te sauver.

— Et si je ne veux pas, moi !

— Eh bien ! tu périras de faim dans ce cachot qui jamais ne s'ouvrira pour toi. »

Il sortit à ces mots, referma soigneusement la lourde porte, et laissa la pauvre Friquette en tête à tête avec son gardien, personnage muet, qui la regardait fixement, avec ses yeux de reptile.

En vérité, elle était furieuse, plus encore peut-être qu'alarmée.

Elle eut, tout d'abord, l'intention de saisir le poignard, de se ruer sur ce soldat et de lui planter la lame en pleine gorge.

Oui, sans doute, mais après ?

Du reste, l'homme semblait vigoureux et sa cotte de mailles le rendait presque invulnérable.

D'autre part, lui mort, comment sortir sans être aussitôt reprise et massacrée ?

Cependant elle sentait peser toujours sur elle ce regard fixe et lourd jusqu'au malaise.

Elle voulut réagir et se demanda :

« En somme, que fait là ce soudard ?

« Est-il chargé d'empêcher de ma part toute tentative d'évasion ?

« Doit-il à un moment donné me « suicider », pour faire croire que j'ai attenté volontairement à ma vie ?...

« Nous verrons ! j'ai une arme et je ne me laisserai pas saigner comme un poulet. »

Lentement, elle releva ses paupières jusque-là baissées nonchalamment, et darda sur le soldat coréen son regard aigu.

L'homme ne baissa ni ne détourna les yeux et continua de la contempler tranquillement, avec la fixité morne d'un crapaud.

Elle se dit :

« Prétendrait-il m'hypnotiser !...

« Ce serait curieux ! »

Cela dura quelques longues minutes pendant lesquelles Friquette fit appel à toute sa volonté, à toute son énergie.

Poussé par un invincible sentiment d'amour-propre qui lui défendait de détourner ses yeux de ceux d'un barbare, et qui plus est, d'une femme, le Chinois s'entêtait.

Mademoiselle Friquette, de son côté, tenait bon et positivement le magnétisait.

Et, tout en fouillant ainsi jusqu'au fond des orbites du mécréant, elle se disait :

« Va, mon bonhomme, si tu crois m'intimider, tu te trompes.

« J'ai regardé le tigre sans sourciller, moi ! »

Soit fatigue, soit influence morale, il battit coup sur coup deux ou trois fois des paupières, et son muflle se plissa.

N'eût été la gravité des circonstances, Friquette lui eût fait des cornes et lui aurait fort irrévérencieusement ri au nez.

« Dieu, qu'il est laid ! » se dit-elle en forçant encore l'acuité de son regard qui, à ce moment, luisait comme une coulée de métal.

Elle trouvait le temps horriblement long et se demandait comment finirait ce duel étrange, quand le regard noir de l'homme vacilla et parut se troubler.

« Est-ce qu'il dormirait ? » pensa Friquette.

A tout hasard, elle prit la lumière et l'approcha de la face de son gardien.

Il resta immobile comme une statue de cuivre et demeura les yeux fixés dans le vague, sans voir, sans entendre, insensibilisé !

Friquette eut un joyeux éclat de rire et s'écria :

« C'est ce que nous appelons l'hypnotisme, nous autres barbares ! »

Elle remit en place la lumière et reprit, avec sa mobilité joyeuse d'enfant que les impressions les plus vives n'affectent pas longtemps :

« Ce guerrier farouche ignorait que je suis très forte en hypnotisme, et que j'ai cultivé là-bas, à Paris, ce petit talent de société dont nos plus illustres maîtres ont fait un précieux agent physiologique.

« Il dort et dormira tant que je voudrai ! »

Elle lui toucha les yeux, rabattit les paupières, et

appuya doucement sur le globe oculaire afin de rendre plus profond encore cet étrange sommeil auquel avait succombé le soldat coréen.

Débarrassée de son gardien, Friquette pensa qu'elle n'avait pas de temps à perdre et qu'il lui fallait, coûte que coûte, s'enfuir.

Elle sonda les murailles avec le manche du poignard et trouva partout un son mat, excluant l'idée de cavité derrière l'épais revêtement de pierre.

Restait la porte.

« Eh bien ! je passerai par la porte, murmura la jeune fille, qui venait en un moment de concevoir un projet audacieux.

« Oui !... oui !... c'est bien ça...

« Dieu ! que ça va être drôle et quelle aventure je vais ajouter à ma petite collection... »

Elle s'approcha de nouveau du guerrier, le toucha, le pinça pour s'assurer que son insensibilité était complète, et, le cœur battant, malgré sa vaillance, lui enleva son casque.

Elle s'en coiffa séance tenante, après avoir dénoué ses longs cheveux et les avoir étalés sur son visage, suivant la mode des soldats coréens.

Cela fait, elle retira la cotte de mailles, la revêtit lestement et poussa un long soupir de satisfaction.

« Ça va ! dit-elle, joyeuse ; ça va très bien.

« Maintenant, les bottes. »

Elle enfila les chaussures pointues, ceignit le sabre et, ma foi, se trouva, en un clin d'œil, costumée en officier de la garde du roi.

« Ouf ! ça y est, ajouta-t-elle après cette transformation opérée avec une rapidité inouïe.

« Maintenant, il s'agit de sortir.

« Suis-je étourdie !... j'oublie l'essentiel. »

D'une main vigoureuse, elle empoigna l'homme, l'allongea sur la natte, le bâillonna en un tour de main, prit la pique et résolument cogna la porte avec le manche.

Quelques minutes s'écoulèrent.

« Va-t-on venir, » se demanda-t-elle avec un inexprimable serrement de cœur.

Elle cogna de nouveau et fit un tapage d'enfer. Bientôt la porte s'entre-bâilla, et l'homme au latin de cuisine, le traître, entra.

Au moment où il ouvrait la bouche pour demander sans doute si la jeune fille était morte, Friquette lui allongea sur le crâne un maître coup du manche de la pique.

Il y eut un bruit de calebasse vide, et le drôle, à demi assommé, s'abattit lourdement sur les genoux, sans un mot, sans un cri.

« Le coup du lapin ! s'écria l'intrépide Friquette... mais il n'en mourra pas, quoique, en bonne justice, je sois en droit de le supprimer. »

Profitant de cet étourdissement qui le mettait à sa merci, la jeune fille bâillonna également le traître, lui ficela étroitement pieds et pattes avec le lacet de soie, puis, affermissant sa démarche, affectant ce dandinement qui est le chic suprême des officiers coréens, sortit du cachot.

Le plus fort était fait.

Elle enfila un couloir sombre, éclairé par des torches, monta un escalier, franchit une porte entrebâillée, croisa cinq ou six personnages qui semblaient veiller dans le couloir et au bas de l'escalier, et déboucha dans une vaste salle déserte.

Au fond de la salle, sous un dais et surélevé de cinq marches, s'élevait un siège de gala richement doré, avec des enluminures de laque rouge.

Au-dessus, se trouvait un gigantesque parasol de soie rouge, emblème de la puissance royale.

Friquette se reconnut et dit à demi-voix :

« Tiens !... la salle du Trône !

« Je suis dans le palais de mon excellent ami Li-Houi ! »

Des sentinelles en armes veillaient à toutes les issues. Mais nul ne pouvait reconnaître Friquette sous son costume de commandant de la garde, d'autant plus que ses cheveux lui cachaient complètement la figure.

Évoluant très à l'aise, comme chez elle, sans chercher comment, s'étant endormie dans sa chambre, elle se trouvait là, quelle voie on lui avait fait prendre, quels périls elle avait courus, mademoiselle Friquette se disait :

« C'est maintenant qu'il faut s'en aller très loin et très vite. »

Une idée incohérente, baroque et surtout très pratique lui vint. Une véritable trouvaille.

Eu égard aux idées géniales qui traversaient son

cerveau, il est de toute évidence que mademoiselle Friquette était bâtie pour courir les aventures.

Là-bas, l'emblème de la puissance est le parasol. Un fonctionnaire d'ordre inférieur est nanti d'un modeste « pépin » qui atteint tout au plus les dimensions d'une ombrelle.

Plus on monte en grade, plus le parasol grandit, et plus il confère à son possesseur de dignités et d'honneurs.

Celui du roi est immense, et rappelle ces parapluies gigantesques sous lesquels s'abritent, dans les fêtes foraines, les marchands de chansons.

Friquette savait tout cela et n'hésita pas.

Avec le plus parfait sans-gêne, elle escalada le trône, décrocha le parasol de Li-Houi, le ferma, le mit sur son épaule, et, la tête haute, la pique au port d'armes, se présenta fièrement à la grande porte.

A la vue de l'emblème plus redouté peut-être encore que respecté, la garde prit les armes et rendit les honneurs comme au roi lui-même.

Friquette imperturbable sortit. Le cortège suivit et déboucha sur l'esplanade. Un des grands palanquins à l'usage du roi se trouvait là, en permanence, avec une vingtaine de porteurs.

Comme le parasol royal ne pouvait marcher à pied, Friquette le fit monter dans le palanquin et naturellement s'installa près de lui.

« Maintenant, où aller ? se demanda Friquette.

« Eh bien ! chez le Père Charpentier. »

Elle donna le nom chinois du missionnaire au chef des porteurs, et le cortège s'achemina au grand trot à travers la ville.

Le mariste, mortellement inquiet sur le sort de Friquette, venait de rentrer.

Il se préparait à repartir frapper à toutes les portes, faire appel à tous les dévouements, quand il vit le cortège royal stopper, parasol en tête, devant la cure.

L'officier portant l'emblème sacré descendit lestement du palanquin, pénétra dans l'appartement privé du vieillard et, quand ils furent bien seuls, lui tendit la main en disant :

« Bonjour, monsieur le curé...

« Ça va toujours bien comme vous voulez ?

« Allons, tant mieux !...

« N'est-ce pas qu'elle est bien bonne ? »

Décrire la stupéfaction et, pour tout dire, l'ahurissement du bonhomme serait chose impossible.

« Mademoiselle Friquette !...

« Chère enfant ! C'est vous !... bien vivante et sous ce déguisement !...

« Oh ! quelle inquiétude mortelle vous m'avez donnée !...

« Dieu soit béni ! vous êtes sauvée ! »

Tout émue de ces protestations si affectueuses, Friquette serrait les mains du digne homme et lui racontait en quelques mots rapides son aventure.

Il l'interrompit brusquement :

« Fuyez ! mon enfant, fuyez sans perdre une minute.

« Courez à Tchemoulpo... Là seulement vous serez en sécurité.

— Je vous emmène ?...

— Non, je reste... J'ai mes fils en Jésus-Christ que je ne puis abandonner.

— Même le Judas qui vous a trahi et a failli causer ma mort ?

— Même ce malheureux, auquel je pardonne !

— Mais ils vous tueront !

— A la grâce de Dieu !

— Un dernier mot : et le roi ?

— Il a failli être assassiné cette nuit. Mais il a eu la précaution de faire coucher dans son lit un homme vêtu de son costume.

« Le pauvre diable a été massacré en son lieu et place pendant son sommeil.

— Et mon petit ami Li ?

— Sain et sauf et en sûreté dans la bonzerie, où nul ne peut pénétrer.

— Vous l'embrasserez pour moi.

— Oui, mon enfant.

« Mais, partez !... partez vite !... je tremble que votre supercherie ne soit découverte.

— Adieu, cher et bon Père !

— Adieu, mon enfant ! »

Le vieillard et la jeune fille échangèrent un dernier serrement de main, et Friquette, sous son harnois militaire, réintégra le palanquin.

Les porteurs prirent derechef le grand trot et arrivèrent à la porte du Sud.

La consigne donnée par le roi subsistait toujours et plus rigoureuse que jamais. Nul ne pouvait sortir de Séoul ou y rentrer.

Mais l'emblème royal présenté par Friquette eut bien vite raison de toutes les défenses.

Certes, le roi sans son parasol est tout-puissant. Mais le parasol sans le roi est également omnipotent.

Aussi, Friquette, nantie du précieux ustensile, jouissait-elle de toutes les prérogatives imaginables.

Elle commandait aux fonctionnaires, disposait de la force armée, réquisitionnait les porteurs et voyait le peuple agenouillé le long de la route sur son passage.

C'est ainsi qu'elle atteignit, sans encombre et avec une célérité inouïe, le port de Tchemoulpo, alors au pouvoir des Japonais.

Elle était sauvée !

XI

Étonnement. — Encore le parasol. — Destinée du fétiche. —
Devant Port-Arthur. — Batailles. — Nouveaux succès des
Japonais. — Capitulation. — Courrier de France. — La
guerre à Madagascar. — Télégramme. — Départ.

L'arrivée de mademoiselle Friquette en pareil équipage produisit une certaine émotion, et les premiers Japonais qui l'aperçurent en furent passablement interloqués.

On la prit tout d'abord pour un guerrier authentique, et la présence du parasol fit croire à une ambassade envoyée par Li-Houi.

Les officiers subalternes qui la reçurent ne comprenant pas le français, on la conduisit à un général qui s'embarquait, sur un navire de guerre, pour Port-Arthur.

Il parlait très correctement notre langue, ayant été pendant deux ans, élève à titre étranger de notre école militaire de Saint-Cyr.

Le quiproquo s'expliqua. Sachant d'autre part qui était la jeune fille, le général se mit très obligeamment

à sa disposition, et lui demanda en quoi il pourrait lui être utile.

« Je voudrais rallier Port-Arthur et reprendre tout à la fois mes fonctions d'ambulancière et de correspondante de journaux.

— Ce sera chose facile, mademoiselle.

« Ce navire part demain avec des troupes ; je serai heureux de vous emmener comme passagère.

— Merci de tout cœur... j'accepte avec la plus vive reconnaissance.

« Pour l'instant, veuillez me permettre de chercher dans la ville un costume plus en rapport avec ma nationalité, mes fonctions et mon sexe.

— Comme il vous plaira, répondit en souriant le général.

« Je vous ferai simplement observer que Tchémoulpo fourmille d'aventuriers de tous pays ; vous êtes mon hôte, je réponds de votre sécurité : je vais vous faire escorter par quelques soldats. »

Enchantée de cette réception, mademoiselle Friquette remercia, salua et s'en fut, toujours nantie du parasol dont elle ne savait bientôt plus que faire.

Il devait pourtant lui servir encore et très efficacement.

La voyant accompagnée d'une patrouille japonaise, les négociants faisaient grise mine et ne s'empres-
saient guère.

Mais l'aspect du parasol produisit un effet foudroyant.

En un clin d'œil les magasins s'ouvrent ; des mains

agiles bousculent les étalages et fouillent le fond et le tréfond.

Des monceaux de linge apparaissent, des flots de dentelles surgissent, des pacotilles de chaussures s'écroulent, et la jeune fille, qui n'en demandait pas tant, voit s'étaler un choix immense de ces robes chinoises à dessins originaux, si gracieusement étranges.

N'ayant pas le temps de chiffonner, quelque envie qu'elle en eût peut-être, au fond, mademoiselle Friquette fit emballer l'indispensable dans une malle de camphrier, au bois odorant et imputrescible, où les mites ne sauraient élire domicile.

Puis, en acquéreur honnête, elle voulut payer, naturellement.

Mais, ô surprise ! Les marchands, avec de grands gestes expressifs et d'interminables phrases, refusent l'or, l'argent, le cuivre, tout !

Friquette insiste. Ils s'indignent et, à bout d'arguments, lui montrent le parasol et leur cou !...

Friquette comprend. Avec une absence bien orientale de scrupule, le roi s'approprie tout ce qui lui plaît. Réclamer une sapèque serait un crime de lèse-majesté immédiatement puni de mort.

Cependant, la jeune fille était de plus en plus embarrassée de l'engin qui maintenant, lui devenait inutile.

Elle eut d'abord l'idée de le renvoyer au roi. Mais, comme c'était un objet de curiosité peu ordinaire, elle préféra le garder.

Elle le fit emballer dans du papier de soie, l'inséra respectueusement dans une caisse longue adaptée à ses dimensions et l'expédia à bord, avec la malle en camphrier.

Très obligeamment, le général avait mis à sa disposition une chambre d'officier où elle put enfin dépouiller son harnois militaire, et endosser un vêtement féminin.

Là encore, et plus que jamais, le parasol de Li-Houi l'embarrassa.

Sur les navires de guerre, la place est ménagée parcimonieusement.

La chambre, à peine plus grande qu'une cabine téléphonique, était encombrée à ne pouvoir se retourner.

« Mais, enfin, se dit Friquette énervée, que vais-je faire de ce maudit pépin ? »

Elle réfléchit un moment, se donna sur le front une petite claque et se mit à rire.

« Trouvé !... J'ai trouvé !... oh ! la riche idée. »

Elle demanda un pinceau, de l'encre de Chine, et sur le couvercle de la boîte écrivit en grosses lettres :

Monsieur LÉON DEWEZ,

Directeur du *Journal des Voyages*,

12, rue Saint-Joseph,

PARIS.

Cela fait, elle prit une feuille de papier blanc et, avec le pinceau, calligraphia les mots suivants :

« Mon cher Directeur,

« Je vous envoie le parasol du roi de Corée. Une épave, pas banale, recueillie pendant mon voyage. Il sera, je crois, d'un effet très décoratif dans le bureau de rédaction du Journal.

« Cordialement à vous.

« FRIQUETTE. »

Elle demanda ensuite au général si l'administration postale du Japon pourrait se charger d'expédier en France la lettre et le colis (1).

« Rien de plus facile mademoiselle.

« Nous avons des courriers qui partent tous les huit jours pour le Japon ; et, une fois au Japon, le paquebot des Messageries les transportera en France. »

Tranquille désormais sur le sort du fétiche, Friquette acheva son installation et attendit patiemment le départ.

Le lendemain, au point du jour, le croiseur appareillait, et, grâce à la rapidité de sa machine, atteignait Port-Arthur en moins de dix-huit heures.

Port-Arthur, c'est manière de dire car la ville et les

(1) Cet envoi n'est malheureusement pas parvenu à destination.

environs, jusqu'alors au pouvoir des Chinois, sont complètement inaccessibles.

Tout cela est hérissé de forts, de redoutes, de terrassements où le canon fait rage. Un nuage de poudre flotte en permanence au-dessus des travaux d'art comme au-dessus de la mer où sans relâche éclatent de formidables détonations.

On est au 31 janvier. Les Japonais viennent d'obtenir un nouveau succès. Le cercle de fer qui étreint la malheureuse ville se resserre à vue d'œil.

Le lendemain, l'action se continue sur terre et sur mer. C'est un terrible duel d'artillerie qui commence à deux heures du matin, se termine à neuf heures par l'évacuation de la moitié des batteries et des forts chinois.

La flotte a participé très activement à cette attaque générale, et Friquette, enivrée de poudre, put suivre du croiseur tous les détails de l'action.

Pour l'instant, l'ambulancière faisait place à la reporteresse.

L'armée de mer n'avait ni un mort ni un blessé.

La bataille ressemblait plutôt à un exercice qu'à un véritable combat.

Il y eut une accalmie de trois jours. Puis, le 3 février, la lutte reprit avec un acharnement inouï. Les Japonais, ayant retourné contre l'ennemi les canons des forts et des batteries, bombardèrent la ville et les navires acculés sous les remparts.

En vain les Célestes avaient coulé dans la passe des jonques pour empêcher l'accès des cuirassés japo-

naïs. La flotte mit à la mer ses embarcations et fit enlever par des compagnies de débarquement les ouvrages qui résistaient encore.

Friquette eût bien voulu accompagner ces marins qui s'élançaient à l'assaut avec un entrain superbe.

Mais des difficultés, ou plutôt des impossibilités d'ordre matériel et moral, s'opposaient formellement à ce désir.

Il n'y avait pas place pour une femme dans ce hardi coup de main opéré exclusivement par des combattants qui partaient pour ainsi dire en enfants perdus.

Friquette le comprit et se résigna.

Du reste, il faisait ce jour-là un froid de 15° au-dessous de zéro et la jeune fille ne fut pas fâchée, au fond, de rester dans sa chambre confortablement chauffée à la vapeur.

Le 4 février, la flotte et les batteries japonaises bombardent la flotte chinoise et l'immobilisent dans le port.

Pendant la nuit, les Japonais pénètrent dans ce port et torpillent trois croiseurs, un transport et un cuirassé.

Le 7, les derniers ouvrages tombent entre les mains du vainqueur. Ce même jour, onze torpilleurs chinois font un effort désespérés, et veulent forcer la passe en plein jour !

Trois seulement réussissent à s'échapper. Les huit autres sont jetés à la côte et pris par l'*infanterie* !...

C'était la fin. Le 9 et le 11, les débris de la flotte

chinoise, bombardés avec fureur, s'abîmaient dans les flots.

Port-Arthur, privé de moyens de défense, tant du côté de la mer que du côté de la terre, capitulait le 12 février.

Fait à noter, tout en faveur des Chinois : l'amiral Ting et les capitaines de vaisseau Liu et Chang, qui avaient commandé les forts de l'île, se suicidèrent, plutôt que de survivre à la honte de leur défaite.

Pendant que l'armée de terre continuait en Mandchourie une offensive aussi hardie que vigoureuse, la flotte restait une semaine en repos devant Port-Arthur.

Le 21 arriva le courrier d'Europe.

On pense avec quelle fièvre mademoiselle Friquette se jeta sur les journaux lui apportant des nouvelles de la France.

Depuis près de trois mois elle n'avait absolument rien reçu !

Un entrefilet, aux *Dernières nouvelles* d'un numéro du *Temps*, la fit sursauter :

« La France vient de déclarer la guerre à Madagascar. »

Elle prit le numéro suivant, et, toute haletante, pleine de fièvre, lut par le détail la déclaration de guerre qui faisait la matière d'un article de fond.

Elle allait... elle allait, dévorant les lignes et s'interrompant, emballée déjà en songeant à la lutte prochaine.

Le journal était vieux de deux mois et demi.

« Ainsi, nos petits soldats vont encore se battre... Encore des victimes... de pauvres mamans qui vont pleurer... de malheureux jeunes gens qui vont souffrir et périr...

« Ah ! c'est beau, la gloire !...

« Madagascar !...

« Mon Dieu ! pourvu que ça ne soit pas un nouveau Tonkin... le tombeau de nos soldats ! »

Elle lisait toujours des journaux classés par dates et, par suite, de plus en plus récents.

« Mais, c'est commencé, fit-elle tout à coup.

« Dans la nuit du 13 décembre dernier, les troupes ont débarqué à Tamatave.

« Il y a eu bombardement... prise de possession... Le pavillon tricolore flotte sur le fort !...

« Mais, alors, qu'est-ce que je fais ici, moi, Friquette, bonne Française de France, à regarder s'exterminer ces hommes jaunes !...

« Là-bas, je pourrai rendre de grands services...

« Il faut partir... le plus vite possible... de suite, si j'en ai les moyens. »

Sans perdre un moment, elle fit demander si le général était visible pour une communication urgente.

Cinq minutes après, elle était près du brillant officier dont le nom est aujourd'hui célèbre dans le monde entier.

Aidé de deux secrétaires, il dépouillait, lui aussi, un volumineux courrier.

L'air grave, presque solennel de Friquette le frappa.

« Général, lui dit-elle sans préambule, pouvez-vous ajouter aux grands services que vous m'avez rendus un service plus grand encore ?

— Je ferai, mademoiselle, tout ce qui sera en mon pouvoir.

— Eh bien ! voulez-vous m'autoriser à prendre le premier convoi à destination du Japon ?

— Vous nous quittez ?

— Pas sans un motif impérieux... je dirai même sacré.

« Je suis, vous le savez, bonne Française et patriote ardente... il faut que je rentre en France, le plus tôt possible.

— Je vous devine... la guerre déclarée à Madagascar...

— Vous savez ?...

— Je l'apprends, comme vous, à l'instant, et je suis de votre avis.

« Au moment où le sang va couler, la mère-patrie a besoin de toutes ses forces et de tous les dévouements.

« Partez pour le théâtre de la guerre ; quelle que soit notre peine de vous quitter, nous serons heureux de vous aider, dans la limite de nos moyens, à remplir votre devoir.

— Merci, et de tout cœur, général ; vous n'obligez pas une ingrate.

— C'est nous, mademoiselle, qui vous sommes

reconnaissants des services rendus à nos blessés...

« Mais le temps presse... je lis dans vos yeux la hâte de partir...

« Je veux calmer votre impatience par une bonne nouvelle.

« Dans deux jours, un convoi de malades et de blessés part pour Iéroshima... Je donne immédiatement des ordres pour que vous ayez à bord une place... la meilleure...

— Merci encore, général... et maintenant, pensez-vous que je puisse descendre à terre sans danger ?

— Je ne sais trop... Il y a encore bien de l'effervescence parmi les vaincus...

« Pouvez-vous me dire le motif de ce désir ?

— Je voudrais envoyer un télégramme à ma famille.

« Port-Arthur est relié télégraphiquement à l'Europe, n'est-ce pas ?

— Certainement. Il y a même plusieurs lignes ; mais celle de Vladivostock et la Sibérie est la plus rapide et la plus sûre.

« Vous pouvez écrire votre dépêche ici même ; je me charge de la faire expédier sans aucun dérangement pour vous. »

N'ayant plus même à formuler l'ombre d'un désir, comblée des témoignages les plus flatteurs d'une bienveillance qui jamais ne se démentait, la jeune fille prit une feuille blanche et lestement écrivit :

« Vais-bien. Quitte Japon. Pars pour Madagascar. Embrasse tous.

« FRIQUETTE. »

« Robert, faubourg Saint-Antoine, n° x,
Paris. »

Fidèle à sa promesse, le général japonais l'embarquait le 23 février pour Iéroshima, où elle arrivait le 27.

Sans désenquêter, Friquette prenait, le soir même, le chemin de fer qui la conduisait d'une traite à Kobé, puis à Kioto. Après douze heures d'arrêt, elle filait directement sur Yokohama, où elle descendait au bout de vingt heures.

Jusqu'alors il lui avait été impossible de consulter les horaires des paquebots.

A l'hôtel, très confortable, où elle descendit, Friquette se débrouilla.

Pour ses débuts, elle eut une joie.

Le paquebot des Messageries Maritimes, l'*Ernest-Simons*, partait le 8 mars. Elle n'avait donc plus à patienter qu'une semaine.

Elle comptait arriver à Djibouti le 6 avril suivant, et là, prendre le paquebot de Marseille à la Réunion, qui fait escale à Majunga.

A sa joie première succéda un vif crève-cœur.

Il lui faudrait attendre à Djibouti quinze jours pleins le passage de ce paquebot.

Elle ne pourrait pas être à Madagascar avant le 1^{er} mai !

Près de cinquante jours de voyage, en comptant cette malencontreuse escale de Djibouti !

Il fallait se résigner, et, avec un gros soupir, mademoiselle Friquette se résigna, ne pouvant faire mieux.

Le 8 mars arriva enfin, après des jours, des heures, des minutes de fièvre, d'attente éternelle jusqu'à l'angoisse.

Elle monta d'un pied léger l'escalier du magnifique navire, et se sentit un grand frisson au cœur en voyant flotter, à l'arrière, le pavillon français.

Ce navire, c'était un coin de la patrie absente et d'autant plus aimée.

Le pavillon, cette fanfare de couleurs, faisait monter à ses yeux une larme d'attendrissement.

Elle salua de la tête, prête à se signer, comme dans une église.

Et quand retentit le coup de canon de partance, un long sanglot souleva la poitrine de la jeune Française qui sentit dans son cœur un immense désir de se dévouer, de se sacrifier jusqu'à la mort pour la grande patrie républicaine.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

Avant le débarquement. — Quel sera l'avenir ? — Il n'est pas toujours facile de faire le bien. — Spectacle étrange et attristant. — L'envers du sens commun. — Madame Gascar et madame Poublique-Française. — Barca.

L'Iraouaddy, paquebot des Messageries Maritimes, parti de Marseille le 10 avril 1894, arrivait le 1^{er} mai en vue de Majunga.

Il venait de stopper, et le commandant, avant d'autoriser le débarquement, attendait la visite de la « Santé », dont la baleinière, portant le pavillon jaune, débordait du wharf.

Debout à l'arrière du beau steamer, trois femmes causaient en regardant avec une curiosité, qui n'était pas exempte de mélancolie, la baie, la rive, les mai-